

Vida Azimi

Un douanier « décapité » : Nathaniel Hawthorne. Suivi d'un florilège littéraire sur la douane et les douaniers

ABSTRACT. - Nathaniel Hawthorne, the great founder of the American literature, worldly known for his masterpiece, *The Scarlet Letter*, has been a customs agent in Boston and in his native town of Salem. The autobiographical *Prologue* to his book, presented, in his words, as « The Posthumous Papers of a decapitated Surveyor », by reference to his removal from office, is itself a piece of anthology for administrative history. Hawthorne belongs to a prestigious lineage of custom employees writers, from Chaucer to Herman Melville, borderline selves, living on the frontier of material and moral life, between reality and the absurd. He depicts the custom-house building as the very place of a mourn and dull everyday life, with a suffocating atmosphere, where the characters are sketched physically and explored in the depth of their psychological soul, like in an animated theatre. Yet in this dust-breathing ambiance, he discovers the manuscript to which is attached a piece of red cloth embroidered with the letter « A », standing for « adultery », the subject of *The Scarlet Letter*. « A » could also be considered as « Administration », which in those times had adulterous relations with government and politics, through the « spoils system », benefactory to Hawthorne but noxious for a healthy system of civil service. The article is followed by a compendium of literary pieces, in verse, prose and songs, on customs and customs officers.

KEY WORDS: customs writers, customs literature and poetry, “borderline” selves, self-portrait “the official double”, customs house, an administrative theatre, spoils system, merit system, Uncle Sam, President Pierce, politics and administration.

*« Ainsi le Bureau est la coque de l'employé. Pas d'employé sans bureau, pas de bureau sans employé. Que faisons-nous alors du douanier ? Bah ! Ce serait dans la matière bureaucratique un être neutre. Le gabelou est à moitié employé, il est sur les confins des bureaux: et des armes, comme sur les frontières : ni tout-à-fait soldat, ni tout-à-fait employé »
Honoré de Balzac, « Les employés »¹*

Le « démon d'écrire », dénoncé par Saint-Just pour vitupérer la manie paperassière des bureaux, a souvent fait bon ménage avec le *daimon* grec, ce génie protecteur, inspireur et créateur, matrice des lettres et des belles-lettres². A côté d'une « littérature » administrative, représentant le « degré zéro de l'écriture »³, réputée pour sa lourdeur, son ton de commandement, son obscurité tenant du « grimoire », il a toujours existé – le phénomène est international voire universel - une littérature née chez des auteurs et même de grands écrivains, employés à un niveau bas ou élevé de la hiérarchie bureaucratique, littérature-témoignage ou littérature-souvenirs, disséquant avec grand art les ressorts de « la machine » et ses acteurs, des « nains », aux dires de Balzac qui mettent en mouvement l'ensemble obèse de l'appareil d'Etat. C'est à cette race (I) qu'appartient Nathaniel Hawthorne, douanier et père fondateur des lettres modernes d'Amérique⁴. Pourtant, même si l'administration a servi partout de muse,

¹ H. de Balzac, *Les Employés (1825)*, Paris 1962, V, p. 1234. Définition donnée par un des personnages, Bixiou.

² Vida Azimi, « Quand le démon d'écrire... l'administration et la littérature », *Cahiers de la fonction publique*, n° spécial mars 2005, p. 7-17.

³ Marc Fumaroli, *L'Etat culturel. Essai sur une religion moderne*, Paris 1992, p. 39-40.

⁴ Henry James, *Hawthorne*, trad. et préfacé par Sophie Geoffroy-Menoux, « en lisant, en écrivant »,

jamais elle n'a fait accoucher un chef-d'œuvre telle *La Lettre écarlate* (1850)⁵ de Hawthorne, jamais non plus elle n'a été décrite, en « Prologue »⁶ à une œuvre aussi puissante. Hawthorne nous informe lui-même sur la raison d'être du Prologue : « On va voir que mon esquisse de la vie de bureau a une propriété d'un genre reconnu en littérature : elle explique comment une bonne partie des pages qu'on va lire sont tombées en ma possession et offre des preuves d'authenticité d'un de mes écrits. Ma véritable raison pour entrer en rapport avec le public tient à mon désir de me placer dans ma véritable position (...). Du moment où je visais ce but, il m'a paru permis d'entrer dans quelques détails en évoquant *un mode de vie jusqu'ici non écrit* »⁷. Henry James parle du « délicieux prologue » qui « représente quelques-unes des impressions accumulées durant ces années d'oisiveté relative (...). Ce qui laisse entendre en revanche, c'est qu'elles étaient inintéressantes, et que ce fut une bonne chose pour lui, psychologiquement et moralement, que son contrat, expire – ou plutôt que son poste lui soit retiré en vertu du merveilleux système « d'alternance » inventé par ses compatriotes pour la gestion de leurs administrations. Dans le genre anecdotique, *ce tableau des bureaux de la Douane est l'une des pièces les plus parfaites que Hawthorne ait écrites et l'une des plus autobiographiques, avec toute la grâce et l'humour que cela implique*⁸. » Hawthorne a même eu la velléité de « représenter les différents ministères du gouvernement des Etats-Unis par des fonctionnaires de village. *Le Ministère de la Défense par des gardes, la loi par des gendarmes et le commerce par un bazar* »⁹. La géographie intérieure des bureaux et leur « banalité ambiante » (II), la vie rapetissée de bureau (III) si contraire (et contrariant) à l'exaltation poétique, les personnages (IV) qui animent le théâtre qu'est le bureau des douanes, enfin la politique qui se mêle indûment à l'administration (V) nous offrent un spectacle digne d'un grand physiologiste de la chose humaine et administrative, se faisant passeur d'un très grand livre et peseur d'âmes.

1. Les écrivains douaniers : Des êtres *borderline*

Il existe, semble-t-il, un lien ancien et « mystérieux » entre l'emploi douanier et

Paris 2000 : Né un 4 juillet, « le jour de (la) naissance (de Hawthorne) coïncide avec la grande célébration américaine, la date anniversaire de la Déclaration d'Indépendance nationale. Hawthorne à sa façon, fut un Américain farouchement convaincu ; il nous en a donné la mesure durant les sept années qu'il passa en Europe. (...) En outre, quiconque vient au monde au son du canon et des cloches lancées à toute volée (...) reçoit de ce fait un commandement : celui d'accomplir quelque chose de grand, quelque chose qui puisse justifier cette naissance retentissante », p. 34-35.

⁵ La « lettre » joue d'ailleurs son rôle dans la vie même de Hawthorne, à travers son patronyme, HATHORNE, qu'il modifia en 1827, en y ajoutant la lettre « W », ce pour rompre sa filiation avec son aïeul, le Colonel John Hathorne, « Gentilhomme » et néanmoins juge et persécuteur des sorcières de Salem. Cela donna HAWTHORNE, qu'un de ses traducteurs français du XIX^{ème} siècle a gracieusement traduit par « Monsieur de L'Aubépine ».

⁶ Nathaniel Hawthorne, *La Lettre écarlate*, trad. de Marie Canavaggia, (1850) Préface de Julien Green, (1928), Paris 1954, « Les Bureaux de la Douane. *Pour servir de prologue à La lettre écarlate* », p. 24-78. Texte disponible sur e-books. Les citations de cet article feront référence au « Prologue ».

⁷ Prologue, p. 24-25. C'est moi qui souligne.

⁸ Henry James, op. cit., p. 179-180. C'est moi qui souligne.

⁹ Nathaniel Hawthorne, *Carnets américains 1835-1853*, trad. et préface par Françoise Charras, Paris 2000, I-28 mai 1835-1840-1841, p. 73. C'est moi qui souligne.

l'activité littéraire, si l'on passe en revue les noms des grands écrivains venus de cette administration¹⁰. La douane et surtout la douane de mer ont inspiré poètes et prosateurs (cf. Florilège en fin d'article) dont certains venus du sein même des douanes. Serait-ce parce que l'écrivain est un être « à la frontière » (*Borderline*) ? Serait-ce par vocation maritime, la mer sentie comme espace et horizon infini ? Serait-ce une manière de prendre le large, en restant immobile ? De rêver sans bouger ? De faire « un voyage autour » d'un poste de garde, si exigü soit-il, comme d'autres ont voulu faire « un voyage autour (de leur) chambre » (Xavier de Maistre, 1794) ? Détenteur de l'autorité, tout douanier « créature amphibie » (Boucher de Perthes), marqué des dons de l'esprit, pourrait dire, à la suite de Hawthorne : « Je suis d'ailleurs » (« *I am a citizen of somewhere else* »)¹¹. Sur le mode anecdotique, tout écrivain issu des douanes pourrait faire sienne la réplique d'Oscar Wilde, interrogé par les douaniers à son entrée sur le sol américain (1881), celle de « n'avoir rien à déclarer autre que son génie ». Il y a probablement de tout cela chez les écrivains douaniers, il y a aussi des motifs prosaïques dont un salaire convenable, permettant de vivre avant de vivre de leur plume.

La généalogie littéraire douanière est glorieuse. Elle peut monter jusqu'à Geoffrey Chaucer (1343-1400), contemporain de Boccace : A 31 ans il devient vérificateur aux douanes du port de Londres, ce qui lui permet de jouir de l'assurance de son statut et commencer à écrire, parachevant sa carrière par *Les Contes de Canterbury* (1378, dernier manuscrit 1400) dont le succès lui vaut à sa mort, d'être enterré au « Coin des poètes », à l'Abbaye de Westminster. Le XVII^{ème} siècle a son douanier et écrivain français, « scandaleux », Jacques Chausson, dit « des Estangs » (1618-1661), arrêté pour une tentative de viol sur un jeune noble, reconnu coupable de sodomie et condamné au bûcher avec son complice Jacques Paulmier, dit Fabri. Son procès pour sodomie, le premier du genre des temps modernes, fut retentissant. Il composa un poème avant sa mort : « Je suis ce pauvre garçon/ Nommé Chausson/ Si l'on m'a rôti/ A la fleur de mon âge/ C'est pour l'amour d'un page/ Du prince de Conti ». Advient après Robert Burns (1759-1796), surnommé *Rabbie Burnes*, *Scotland's favourite son*, ou *the Bard of Ayrshire*, « le barde d'Ayrshire », poète, pionnier du romantisme, qui a occupé dès 1791 un emploi à l'administration des impôts et des douanes à Dumfries (Ecosse). Il faut encore rappeler Jacques Boucher de Perthes (de son vrai nom Jacques Boucher de Crèvecoeur) (1788-1868), directeur des douanes, écrivain, musicien et « père de la préhistoire » en France. Sa carrière aux douanes fut longue : En 1802, il est surnuméraire, en 1804 commis dans les bureaux de son père, attaché à la Direction des Douanes de Marseille puis à Gênes jusqu'en 1808, vérificateur à Livourne puis sous-inspecteur à Foligno en Italie, Inspecteur des Douanes à Boulogne en 1811, sous-chef à la direction des douanes à Paris en 1812, inspecteur à la Ciotat et à Morlaix du 11 juillet 1816 à août 1824. Paléontologue célèbre, auteur d'un discours *De l'Homme antédiluvien et de ses œuvres* (1860), il a aussi écrit un savoureux *Petit Glossaire, Esquisses de Mœurs Administratives* (1835), apprécié des historiens de l'administration. Emile Zola

¹⁰ Luca Vandelli, « *Il pubblico impiegato nella rappresentazione letteraria* », in : *L'Impiegato allo specchio* (a cura di Angelo Varnis e Guido Melis), Turin 2002, p. 37, note 4.

¹¹ *Les Bureaux de la douane*, op.cit., p. 78. La formulation originale en anglais est tirée de l'édition North, 2005. Citée par Cécile Roudeau, « Hawthorne et ses sorties : lieu et écriture dans *La Lettre écarlate* et « Les Bureaux de la douane », http://www.numilog.com/package/extraits_pdf/e225936.pdf

(1840-1902), lui, fit un passage fulgurant, aux Docks de la douane en avril 1860, comme employé aux écritures, pour un salaire misérable de presque soixante francs par mois (soit le tiers de celui d'un employé). Ses débuts de vie professionnelle à la douane, décrite comme « une immonde écurie, une infâme boutique »¹², furent durs mais le dégoût l'emporta et il quitta la douane au bout de trois mois. Parmi les Américains, à la même époque que Hawthorne, a vécu Herman Melville (1819-1891), le géant de la littérature américaine avec *Moby Dick or the White Whale* (1851) et *Bartleby The Scrivener* (1853) dont la fameuse phrase « Je préférerais pas » a nourri des théories d'anti-pouvoir (Voir Toni Negri). Passionné par la mer, Melville doit affronter des difficultés financières telles qu'il fut amené à accepter en 1866 un poste élevé dans la haute administration des douanes qu'il ambitionnait depuis longtemps, en quête de sécurité matérielle, multipliant suppliques et démarches auprès du gouvernement : il finit par avoir gain de cause et fut nommé inspecteur des douanes au port de New York où il resta en fonction vingt années durant, jusqu'à sa démission en 1885.

La douane est tout aussi présente chez des écrivains qui n'y ont pas été employés. Ainsi l'écrivain français, Maxence Van der Meersch (1907-1951)¹³ consacra des livres à la vie frontalière franco-belge, dans le monde de la douane et de la contrebande ; son roman *L'empreinte du dieu* (1932) où il narre des trafics illicites de tabac, lui fait obtenir le prix Goncourt. Certains grands écrivains sont d'ascendance douanière : C'est le cas de Jean-Jacques Rousseau dont la famille compte des douaniers de père en fils ; ce serait, d'après ses biographes, pour échapper à ce « cruel destin » qu'il s'enfuit sur l'île Saint-Pierre avec son amour de jeunesse, Carole. Le père de Paul Valéry, Barthélémy Valéry était vérificateur principal des douanes à Sète, d'où le premier souhait de son fils d'entrer à l'École navale.

D'autres ont eu affaire avec la douane en qualité de trafiquants : Henry de Montfreid (1879-1974) est de ceux-là, lui qui a mené une vie aventureuse dans la Corne de l'Afrique, vivant de divers commerces illicites voire criminels (perles, armes, haschich, morphine), enfreignant la loi avec de « louches besognes », rêvant « de la menace du danger », sachant qu'il se mettait « à dos d'un seul coup l'administration de la Côte des Somalis »¹⁴. Son lourd passé ne pèse plus pour la postérité, tant et si bien que le Musée national des Douanes à Bordeaux, non rancunière face à l'illustre et mauvais client, lui a consacré une exposition, « Henri de Montfreid, le Contrebandier de Bordeaux » (2012).

Toute une création littéraire et artistique est hantée par l'image de la douane et des fraudeurs. La bande dessinée avec Hergé (1907-1983), le père de Tintin dont *Les Aventures* ont commencé en 1929, illustre avec humour et pertinence l'imagerie populaire sur la douane : Dans « Objectif lune », le capitaine Haddock, compagnon de

¹² Lettre à Paul Cézanne, 13 juin 1860, citée par Henri Mitterrand, *Biographie d'Emile Zola*, I, *Sous le regard d'Olympia*, Paris 1989, p. 249.

¹³ Exposition « Dans les mots et les pas de Maxence Van der Meersch », 1^{er} septembre 2004-15 février 2005, Musée de la vie frontalière de Godewaersvelde. http://www.musee-godewaersvelde.fr/pages/05_actu.html.

¹⁴ Henri de Montfreid, *Les Secrets de la Mer Rouge*, Paris 1932, cité par Abdoulmalik Ibrahim Zeid, *Le Discours du Voyageur sur Djibouti entre 1930 et 1936*, Thèse, sous la direction de M. le Professeur J.M. Grassin et de J.D. Penel, Université de Limoges/Département de littérature comparée, 2003-2004 (444 pages), p. 10, 241, 243. <https://fr.scribd.com/doc/283731067/Montfreid-Abdoulmalik-Ibrahim-Zeid>.

Tintin, est arrêté à la douane avec des bouteilles de whisky. Dans « l'affaire Tournesol », Tintin force la frontière. Quand le douanier n'écrit pas, il peint en autodidacte: Henri Julien Félix Rousseau (1844-1910), surnommé « douanier Rousseau » par Alfred Jarry, entre après la guerre de 1870 et la défaite de Sedan à l'Octroi de Paris, comme commis de deuxième classe. Sa peinture est habitée par l'exotisme, un produit à portée de main de beaucoup de douaniers. Ses admirateurs « virent en ce douanier un passeur, un homme à la lisière entre raison et fantasme, entre civilisation et sauvagerie »¹⁵. Les chansonniers eux-mêmes ont trouvé dans la douane un thème de prédilection : le sketch de Fernand Raynaud, « Le douanier » est un morceau d'anthologie. Enfin le cinéma s'est emparé de la thématique avec entre autres: Sur un mode majeur de film noir extraordinaire, *Usual Suspects* (1995) de Bryan Singer (Oscar du meilleur scénario original, Oscar du meilleur acteur dans un second rôle) dominé par l'interrogatoire de Verbal Kint (Kevin Spacey), petit escroc sans envergure, par le « *US customs official* », le douanier, Dave Kujan (Chazz Palminteri) qui révélera la clé de l'histoire criminelle. Pour le réalisateur, Bryan Singer : « le spectateur est manipulé par le réalisateur comment l'agent Kujan l'est par Kint » ; l'interrogatoire « est un miroir du thème central du film : le point de vue, la perception, les contradictions entre ce qu'on croit et la réalité ». Le faux et le vrai, la contrefaçon et l'authentique ne déterminent-ils pas l'observation de tout douanier ? Melville écrivait : « Qu'est-ce que la réalité, sinon un impondérable » ! Sur un mode mineur de comédie populaire, il y a aussi *Rien à déclarer* de Dany Boon (2010), l'histoire ayant pour trame l'application de l'Acte Unique européen de 1986 sur la libre circulation des marchandises et des personnes et du traité de Maastricht de 1993, faisant disparaître la douane fixe au profit de la douane volante.

Les douaniers de nos jours se piquent de littérature et de poésie. L'atteste le forum sur « La Douane dans la littérature et la poésie »¹⁶ tenu en 2006 par plusieurs intervenants, sur le site bien (?) nommé, « gabelou.com », où domine surtout un douanier, membre titulaire, sous le pseudonyme évocateur de Gapian¹⁷ 74 : « La soi-disant 'mauvaiseté' des douaniers, leurs dures conditions de vie, la quête souvent infructueuse qu'ils menaient ont été illustrées par de grands noms de notre littérature. A travers ce sujet je voudrais évoquer la dimension parfois profondément mélancolique de leurs fonctions » ; « après 23 ans de boutique pour ce qui me concerne, écrit Gapian 74, Je connais parfaitement les moindres recoins de l'âme douanière... Je sais aussi qu'en chacun d'entre-nous se trouvent des ressorts secrets qui correctement actionnés révèlent un 'meilleur de nous mêmes', que nous ne soupçonnions même pas...mais trêve de philosophie de bar (...) et place à la poésie ». Un autre gabelou, sous le nom de GD75, se plaît à souligner « une qualité utile autant que nécessaire en Douane : la propension philosophique ».

Hawthorne n'a pas connu le plaisir de partage littéraire avec ses « collègues » peu versés en littérature qu'il dépeint avec une certaine condescendance et de l'ironie :

¹⁵ Séric Biétry-Rivierre, *Le Figaro*, 13-14 février 2010. Une exposition a été consacrée au Douanier Rousseau à Paris, « L'innocence archaïque », Musée d'Orsay, mars-juillet 2016.

¹⁶ <http://www.gabelou.com/forumgb/viewtopic.php?id=852>

¹⁷ «Gapian» vient de «gabian», ce qui signifie «douanier» en terme de marine méridionale. En Bretagne, «gapian» est un oiseau réputé pour fouiller tous les endroits.

« Nul d'entre eux n'avait jamais lu, je présume, une page de ma composition. Les eussent-ils toutes lues qu'ils n'en fussent pas plus soucieux que d'une guigne. Et il n'en serait pas allé le moins du monde différemment si les pages en question avaient été écrites par une plume comparable à celle de Burns ou de Chaucer, en leur temps, eux aussi, fonctionnaires des Douanes. (...) Sous le rapport des échanges littéraires, le commissaire du port –un excellent homme– engageait, je dois dire, souvent une discussion avec moi sur Napoléon ou Shakespeare, ses sujets de conversation favoris. Le commis aux écritures du receveur –un jeune homme qui, murmurait-on, couvrait de temps en temps une feuille du papier à lettres de l'Oncle Sam de quelque chose qui (vu d'une distance de quelques mètres) ressemblait beaucoup à la poésie– le commis du receveur me parlait de livres quelquefois comme d'une question sur laquelle j'aurais peut-être pu avoir quelques lueurs. C'était là tout en fait de commerce littéraire et cela suffisait à mes besoins¹⁸.»

La vie de bureau, terre-à-terre et si morne, est pourtant propice à l'exploration de l'âme douanière.

2. Tableau des lieux et « banalité ambiante »¹⁹

La géographie des lieux de la douane dans le Prologue doit se lire en parallèle avec les descriptions faites dans les *Carnets américains*, sur la période bostonienne de Hawthorne à la douane. Les deux époques se recoupent et se complètent, finissant les touches du tableau.

A Boston, à la vie assoupie des bureaux s'oppose la vie grouillante, active et malpropre des quais et des navires que visitent les douaniers dans leur travail quotidien. Hawthorne s'en est déjà aperçu à la douane du port de Boston où il a été nommé aux poids et mesures, en janvier 1839, sous la présidence du démocrate Van Buren:

« Hier et avant-hier, estimation de la cargaison de charbon du schooner Thomas Lowder (...). Un petit navire noir et sale. (...) Le premier jour, j'ai arpenté le quai et j'ai souffert du froid : hier, je suis resté assis dans la cabine d'où je pouvais apercevoir la cale par des interstices de la cloison qu'on appelle ainsi ou autrement. Une cabine, mon œil ! Trois pas suffisaient pour la mesurer en long et en large et elle était de plus encombrée de barils qui n'étaient ni propres ni neufs, mais bien noirs et contenaient, sans doute, la provende du navire : des cruches, des jattes, les ustensiles du cuisinier et des meubles de cuisine, le tout crasseux et noir de poussière de charbon. (...) Et moi, j'étais là assis sur un banc près du feu (...). Tout autour de la cabine il y avait des blocs de charbon –c'était le trou le plus sordide et le plus sale qu'on pût imaginer et pourtant il avait été utilisé pour les passagers pendant la traversée depuis New Brunswick. Un froid âpre de moins de vingt degrés nous parvenait de l'escalier de la cabine et, par moments, l'air glacé me tombait dessus, quoique, malgré tout, je ne fusse pas dans une situation inconfortable –cependant en arrivant à la maison je m'aperçus que je m'étais pavané par les rues populeuses avec des traces de charbon sur le visage²⁰.»

¹⁸ Prologue, p. 54-55.

¹⁹ Henry James, op. cit., p. 181.

²⁰ *Carnets Américains*, 7 février 1839, p. 259-260.

« Le bureau du directeur des docks est le lieu où tous ceux qui ont affaire sur les quais viennent se retrouver et se réfugier avant d'entreprendre une tâche (...) etc. Une salamandre –un tableau indiquant les différentes balises, les quais et les services de malles qui font la navette depuis Boston –une tabatière– quelques chaises etc., en constituaient tout l'ameublement²¹. »

« Objets vus sur le quai : un énorme tas de balles de coton débarquées d'un bateau en provenance de la Nouvelle-Orléans ; la pile fait de vingt à trente pieds de haut, est aussi grande qu'une maison. Des barils de mélasse en rangées régulières, des tonneaux d'huile de lin. Des barres de fer que l'on dérange d'un navire ; la plate-forme de la bascule se trouve placée de façon fort pratique près de là. (...) De longs bateaux à fond plat embarquent du sel qu'ils vont transporter jusqu'à Concord, dans le New Hampshire, en remontant le canal de Merrimack. Contrastes et ressemblances entre un gaillard de la campagne robuste et plein de promesses qui a embarqué sur l'un de ces bateaux, et pour qui toutes ces scènes de la vie d'un port sont choses nouvelles, bien qu'il soit vif, rapide et rusé à sa manière, et le second d'un navire qui a bourlingué dans tous les ports. Ils discutent ensemble et se prennent de sympathie l'un pour l'autre²². »

- La vision qu'a Hawthorne de Salem, où il est promu « *Surveyor for the District of Salem and Beverly and Inspector of the Revenue for the port of Salem* », grâce au gouvernement Polk, est celle d'une déchéance, du déclin de la Nouvelle-Angleterre. Salem, « ville spectrale qui n'est que l'ombre de lui-même » et les bureaux de sa Douane sont désormais une sorte de « val dormant », « tombé dans la fissure du temps²³. » Henry James qui a écrit son livre sur Hawthorne en 1879 le renvoie « au miroir peu flatteur de l'Amérique puritaine, matérialiste, provinciale », « d'il y a quarante ans²⁴. »

« Dans ma ville natale de Salem, écrit Hawthorne dans le Prologue, tout au bout de ce qui fut, il y a un demi-siècle, un des quais des plus animés mais s'affaisse, aujourd'hui, sous le poids d'entrepôts croulants et ne montre guère signe de vie commerciale à moins qu'une barque n'y décharge des peaux, ou qu'un schooner n'y lance à toute volée son fret de bois de chauffage –à l'extrémité, dis-je, de ce quai délabré que la marée souvent submerge, s'élève un spacieux édifice de briques. Les fenêtres de la façade donnent sur un spectacle peu mouvementé qu'offre l'arrière d'une rangée de constructions bordées sur leur base d'une herbe drue –traces laissées tout au long du quai par le passage d'années languissantes. *Au faite de son toit, le drapeau de la République flotte dans la brise tranquille ou pend dans le calme plat durant trois heures et demie exactement chaque après-midi. Mais ses treize raies sont verticales, non horizontales, ce qui indique qu'il ne s'agit pas là de bureaux militaires mais de bureaux civils du Gouvernement de l'Oncle Sam.* Sa façade s'orne d'un portique : une demi-douzaine de colonnes de bois y soutiennent un balcon sous lequel descend un large escalier de granit. Au-dessus de la porte d'entrée plane un énorme spécimen de l'aigle américaine, les ailes larges ouvertes, un écusson barrant sa poitrine et, si mes souvenirs sont exacts, un bouquet d'éclairs et de

²¹ *Carnets Américains*, p. 261.

²² *Carnets Américains*, p. 265-266.

²³ Cécile Roudeau, Hawthorne et ses sorties : lieu et écriture du lieu dans *La Lettre écarlate* et 'Les Bureaux de la douane'. L'auteur enseigne à l'École normale supérieure de la Rue d'Ulm. « Le val dormant » fait référence au conte célèbre de Washington Irving, *The Legend of Sleepy Hollow*, 1819-182. http://www.numiblog.com/package/extraits_pdf/e225936.pdf

²⁴ Henry James, op. cit., *Préface*, p. 9.

flèches barbelées dans chaque patte. Avec l'air féroce propre à son espèce, ce malheureux volatile semble menacer de l'œil et du bec la communauté inoffensive ; semble surtout aviser le citoyen soucieux de sa sécurité de ne se risquer point dans les lieux placés sous son égide. *En dépit de cette expression peu commode, bien des gens recherchent en ce moment même un abri sous les ailes de l'aigle fédérale, imaginant, je présume, que sa poitrine dispense les tiédeurs d'un doux édredon. L'aigle en question, pourtant, n'est jamais bien tendre et a tendance à culbuter, tôt ou tard –plutôt tôt que tard– sa nichée au diable, d'un presto revers de bec, d'une écorchure de serre, ou d'un coup bien cuisant de flèche barbelée.*

« Le pavé autour de cet édifice –que nous pouvons aussi bien désigner tout de suite de *bâtiment de la Douane* –montre assez d'herbe en ses interstices pour laisser voir qu'il n'a pas été foulé ces derniers temps par grand va-et-vient. Durant certains mois de l'année, cependant, les affaires, certains matins, y marchent d'un pas assez relevé. Ce doit être pour les habitants les plus âgés de la ville, l'occasion de se rappeler la période qui précéda la dernière guerre avec l'Angleterre. Salem avait vraiment droit au titre de port en ce temps-là. Elle n'était pas comme aujourd'hui, méprisée par ses propres armateurs (...). Par semblables matins donc, lorsque trois ou quatre vaisseaux se trouvent arriver à la fois –généralement d'Afrique ou d'Amérique du Sud- ou sont sur le point de lever l'ancre, un bruit de pas pressés se fait fréquemment entendre sur les marches de l'escalier de granit²⁵. »

« Au fond à l'entrée, à gauche, se trouve une pièce de quelque quinze pieds carrés, majestueusement haute de plafond, nantie de deux fenêtres en ogive ayant vue sur le quai en ruine dont nous avons parlé et d'une troisième donnant sur la ruelle. Toutes trois laissent apercevoir des épiceries et des magasins de fournitures pour la marine. Devant la porte de ces boutiques, on peut généralement voir bavarder et rire les groupes de vieux marins et autres rats de quai qui hantent le quartier. *La pièce en question est tapissée de toiles d'araignées et toute sale sous ses vieilles peintures. Un sable gris recouvre son plancher selon un usage partout ailleurs depuis longtemps tombé en désuétude. On conclut aisément de la malpropreté de l'ensemble que c'est là un sanctuaire où la femme et ses outils magiques que sont plumeaux et balais n'ont accès que fort rarement.* En fait de meubles, il y a un poêle à volumineux tuyau, un vieux bureau de sapin avec un tabouret à trois pieds devant lui, deux ou trois chaises de bois toutes décrépites et branlantes et, pour ne rien oublier la bibliothèque, quelques rayons où figurent une douzaine ou deux de tomes des *Annales du Congrès* et un abrégé ventru des lois sur les recettes. Un tuyau de fer-blanc monte transpercer le plafond à titre de moyen de communication vocale avec les autres parties de l'édifice²⁶. »

« Au second étage du bâtiment des Douanes, se trouve une vaste pièce dont les murs de briques n'ont jamais été revêtus de boiseries, ni les poutres de plâtre. Le bâtiment, originairement conçu à la mesure des anciennes entreprises commerciales du port et en vue d'une prospérité qui ne devait jamais se réaliser, comprenait beaucoup plus d'espace que ses occupants n'en avaient l'emploi. Cette vaste salle n'a donc jamais été terminée. En dépit des vieilles toiles d'araignées qui pendent en festons de ses poutres poussiéreuses, elle semble attendre toujours la venue du maçon et du charpentier. A l'une de ses extrémités, dans un enfoncement, des barils étaient empilés

²⁵ Prologue, p. 25-27. C'est moi qui souligne.

²⁶ Prologue, p. 28-29. C'est moi qui souligne.

les uns sur les autres, plein de documents officiels. Tout un fatras du même genre encombrait le plancher. Il était pénible de songer à tous les jours, les mois, les années de travail gaspillés sur ces paperasses moisies qui n'étaient plus à présent qu'un embarras sur terre et avaient été reléguées en ce coin perdu où nul œil humain ne devait les apercevoir.

« Mais que de manuscrits couverts, eux, non de la morne prose administrative, mais des pensées de cerveaux inventifs, des effusions de cœurs vibrants sont également tombés dans l'oubli ! Et sans avoir servi un but en leur temps comme l'avait fait cet amoncellement de paperasses. Sans même avoir, chose triste entre toutes, valu à leurs auteurs le bon gagne-pain qu'avaient assuré aux employés de la Douane ces griffonnages sans valeur aucune ! Peut-être n'étaient-ils pas tout à fait sans valeur, cependant en tant que documents d'histoire locale ? On devait pouvoir y découvrir des statistiques concernant le commerce d'autrefois à Salem, des allusions à ses marchands princiers ou au vieux Derby, au vieux Billy Gray, au vieux Simon Forrester et à plus d'un autre magnat de l'époque (...). Sur l'époque antérieure à la Révolution, il y avait une pénurie de documents. Les plus anciennes archives de la Douane ayant été, probablement, transportées à Halifax quand tous les fonctionnaires du roi se joignirent à l'armée anglaise qui avait pris la fuite à Boston. Je l'ai regretté bien souvent (...) »²⁷.

La poussière qui couvre les hommes et les choses lui réservera pourtant la surprise dans sa ville natale de Salem. « Un pluvieux jour de flânerie, j'eus la chance de faire une découverte de quelque petit intérêt²⁸ ». « Ce petit intérêt » se révèle être les papiers privés d'un « antique prédécesseur » du nom de M. Pue, à l'origine de *La Lettre écarlate*. Le bureau des douanes a beau être une sorte de « bureau des lettres mortes », comme celui auquel avait appartenu Bartleby, le scribe obstiné de Melville, n'empêche, le manuscrit mité (*moth-eaten lucubrations*) sera source de création. A cette révélation, Hawthorne peut dire comme la Reine Blanche à Alice : « Et je vais te dire un secret- Je sais lire des mots d'une lettre ! N'est-ce pas fantastique ! Mais ne te décourage pas : toi aussi tu y parviendras au bout de quelque temps » (Lewis Carroll, *De l'autre côté du miroir*). Le bout de tissu rouge qui dépasse du ballot opère tel un « talisman » : « Un homme aurait la juste perception des choses, écrit Hawthorne, un sentiment qu'il éprouverait en lui-même de ce qui est vrai et de ce qui est faux. Ceci pourrait être symbolisé par un talisman qui, comme dans les contes de fées, permet à l'aventurier de distinguer la magie de la réalité²⁹. » Mais la réalité, la triste réalité, ce sont les locaux comme la vie de bureau.

3. La vie de bureau : « Psychologie des profondeurs de l'âme »³⁰ administrative

La description de la vie douanière à Salem, dans le Prologue de *La Lettre écarlate*, résonnera telle une répétition des années vécues à la douane de Boston. Henry James cite des écrits de cette époque³¹ qui portent le constat que « ce métier pouvait

²⁷ Prologue, p. 55-57. C'est moi qui souligne.

²⁸ Prologue, p. 57.

²⁹ *Carnets Américains*, mercredi 27 octobre 1841, p. 297.

³⁰ Henry James, cité in : Préface des *Carnets américains, 1835-1853*, op. cit., p. 17.

³¹ Henry James, op. cit., rapporte des passages du « premier volume » des *Carnets Américains* de Hawthorne, qui ne sont pas repris dans l'édition française. On pourrait néanmoins lui faire le crédit d'authenticité, p. 132.

difficilement être gratifiant en soi ». Même si cette fonction lui assure la vie matérielle, Hawthorne est profondément malheureux à Boston par l'atmosphère prosaïque autant que par des soucis financiers; il s'ennuie, est exaspéré par ce qu'il considère comme une incarcération voire un servage :

« Toute la journée », écrit-il au cours de l'hiver 1840, j'ai pesé la cargaison à bord d'un schooner anglais, petit et noir, sur un lugubre quai au nord de la ville. (...) *Le clocher d'une église dont le cadran de l'horloge me permettait de mesurer le passage de ces heures d'ennui.* De temps en temps, je descendais dans la petite cabine crasseuse du schooner, pour me réchauffer (...). Vint enfin le coucher du soleil, avec ses nuages délicats, et les îles s'empourprèrent ; *je bénis cette instant, qui venait sonner l'heure de ma délivrance* ». Hawthorne hait la douane et son mode de vie et trouve pourtant l'expérience enrichissante : « *Je prie pour trouver le moyen d'échapper à cette maudite Douane, d'ici un an ; car c'est là une servitude tout à fait odieuse. Oui, je hais le travail de fonctionnaire quel qu'il soit (...)* (...) Je ne crois pas que le fait d'être condamné à passer les meilleurs moments de la journée à tuer le temps dans les bureaux de la Douane suffise à ravager mes facultés intellectuelles, puisque me voici de nouveau, faisant de mon mieux pour écrire honorablement (...) J'ai pourtant l'impression que depuis que je suis responsable de ma nature, *mes qualités humaines les plus nobles se sont inhibées ou désagrégées* (...). Nul oiseau de Paradis ne vient jamais en ces contrées lugubres. (...) Néanmoins, (...) il est rare que l'image et le désir d'une vie meilleure, plus heureuse, me rendent *sensible aux fers qui m'enchaînent ; car en fait, pour un esprit humain, la matière à réflexion ne fait jamais défaut, fût-ce dans les bureaux de la Douane.* (...) Aussi, lorsque viendra le moment de faire le bilan de ma vie ici-bas, quelque chose de ma situation actuelle me restera. (...) *C'est une bonne chose pour moi,* pour de multiples raisons, que cette période de ma vie. J'en sais bien davantage qu'il y a un an. J'ai beaucoup plus conscience de mes capacités à agir en tant qu'homme parmi les hommes. J'ai acquis une sagesse profane (...). (...) Nul, j'en suis sûr, ne pourra deviner d'après ma physionomie ou d'après mes pensées et mes sentiments, que j'ai été douanier. » Il ajoutera : « *Lorsque je serai libéré, (...) je redeviendrai un homme neuf* »³².

Un an plus tard, en avril 1841, Hawthorne rejoint la communauté socialiste de Brook Farm, dans la mouvance des écrivains transcendentalistes. Il tâte de l'utopie, travaille de ses mains, avant d'atterrir dans la réalité, à nouveau, quand le gouvernement Polk lui offre un emploi à Salem.

« *L'atmosphère des bureaux d'une douane est tellement peu favorable aux éclosions de la sensibilité et de la fantaisie* que, si j'avais conservé mon poste durant le mandat de dix présidents, *La Lettre écarlate* n'aurait jamais été présentée au public. *Mon imagination n'était plus qu'un miroir terni* : elle ne voulait pas refléter, ou ne reflétait qu'avec un manque de netteté rebutant, les personnages dont je m'efforçais de la peupler. Les héros de l'histoire restaient de glace, ne devenaient pas malléables à ce que je pouvais attiser comme feu dans ma forge intellectuelle. Ils ne voulaient s'animer ni à la chaleur de la passion ni à celle de la tendresse. Ils gardaient une rigidité de cadavres et me regardaient fixement avec un sinistre rictus de défi. – Qu'avez-vous à faire avec nous ? semblait me dire leur expression. Le petit pouvoir que vous avez peut-être un temps exercé sur *le peuple de l'irréel* s'est évanoui. Vous l'avez troqué contre quelques pièces d'or public. Allez gagner vos gages ! – Bref, les créatures à demi inanimées de ma

³² Cité par Henry James, op. cit., p. 132-135. C'est moi qui souligne.

propre imagination me gourmandaient et se gaussaient de moi. Et non sans de bonnes raisons. Ce n'était pas seulement durant les trois heures et demie que *l'Oncle Sam* réclamait comme sa part de ma vie quotidienne que ce misérable engourdissement me dominait. (...) Or si mon imagination refusait d'agir à cette heure (-à la maison), le cas pourrait être tenu pour désespéré »³³.

« Mais pendant tout le temps que je fus inspecteur des Douanes, la lumière de la lune ou celle du soleil ce fut tout un pour moi. Aucune des deux ne m'était de plus grand profit que le clignotement d'une chandelle. (...) J'aurais pu, par exemple, me contenter de coucher par écrit les récits de ce sous-inspecteur, vieux capitaine de vaisseau, que je serais bien ingrat de ne pas mentionner (...). Si j'étais arrivé à rendre la force pittoresque et l'humour de son style, je suis sincèrement convaincu que le résultat eût été quelque chose de nouveau en littérature. (...) Ecrasé sous le poids de cette vie quotidienne, c'était folie de tenter un retour à un autre âge, de vouloir à tout prix créer un univers avec des matériaux aériens (...). (...) L'effort le plus sage eût consisté à faire disparaître la pensée opaque du train-train journalier, de spiritualiser le fardeau qui commençait à se faire si lourd. J'aurais dû me mettre résolument à la recherche de la valeur véritable et indescriptible que recelaient les incidents mesquins et fatigants de ma routine, les caractères ordinaires de mon entourage. (...) La page de vie étalée devant moi semblait morne et banale parce que je n'avais su jauger son sens profond. Un livre meilleur que je n'en écrirai jamais était là, écrit par la réalité de l'heure qui passait et s'effaçant aussi vite qu'il avait été écrit seulement parce que mon cerveau manquait de la pénétration et ma main d'habileté qu'il aurait fallu pour le transposer. Je m'avisai trop tard de tout cela »³⁴.

« En m'observant et observant les autres, j'étais entraîné, à propos de l'effet de la vie de bureau sur les caractères, à des conclusions bien peu favorables au mode de vie en question. (...) qu'il me suffise de faire remarquer, à présent, *qu'un fonctionnaire de la Douane qui reste longtemps en place ne saurait guère être un personnage digne d'éloges et ceci pour plusieurs raisons. L'une d'entre elles est l'état de dépendance où il doit se résigner pour conserver sa situation et une autre la nature même de sa situation qui, tout en étant, je n'en doute pas, honorable, ne le fait pas participer aux efforts réunis de l'humanité. Tandis qu'il s'appuie sur le bras puissant de la République, la force personnelle d'un individu l'abandonne* »³⁵.

« Il est tristement curieux de constater qu'une dose même très légère de vie de bureau suffit à infecter un pauvre diable de ce mal singulier. L'or de *l'Oncle Sam* –sans vouloir manquer de respect au digne vieux monsieur– est sous ce rapport semblable à l'or du diable : celui qui le touche doit prendre garde ou il pourrait lui en coûter, sinon son âme, du moins nombre de ses meilleures qualités : sa force, son énergie, sa persévérance, sa loyauté –enfin tout ce qui donne du relief à un caractère viril. C'était là une belle perspective ! (...) Mes réflexions, toutefois, n'étaient pas rassurantes. Je commençais à devenir mélancolique et nerveux. (...) *J'entreprenais de calculer combien de temps je pourrais rester dans les Douanes tout en continuant d'être un homme* »³⁶. « *Etant donné ma lassitude de la vie de bureau et mes velléités de donner ma démission, mon sort n'était pas sans ressembler à celui d'une personne qui songerait au*

³³ Prologue, p. 65-66. C'est moi qui souligne.

³⁴ Prologue, p. 68-69.

³⁵ Prologue, p. 69-70. C'est moi qui souligne.

³⁶ Prologue, p. 71-72. C'est moi qui souligne.

suicide et aurait la chance inespérée d'être assassinée. Dans les Douanes (...) j'avais passé trois ans. Un laps de temps suffisant pour reposer un cerveau fatigué, pour briser avec de vieilles habitudes intellectuelles et faire place à d'autres. Oui, ce laps de temps était certes bien assez long, était même trop long puisque je l'avais consacré à une existence qui ne m'était pas naturelle, m'avait éloigné d'un travail qui aurait tout au moins apaisé en moi une impulsion secrète »³⁷.

Il y avait pourtant un semblant de vie : « les armateurs et les capitaines de vaisseau, les employés propres et les rudes matelots entraient et sortaient : *le remue-ménage de la vie commerciale et administrative continuait d'élever sa petite rumeur* »³⁸. Il y avait encore les radotages et surtout « la jovialité des hommes âgés (qui) a beaucoup de rapport avec la gaieté des enfants », sauf que cet aspect « joyeux » a « de la ressemblance avec la lueur phosphorescente du bois pourrissant »³⁹. Hawthorne a vécu à la douane « trois ans d'évaporation » de « son intellect », sauf qu'avec *La Lettre écarlate*, « nous n'avons guère de raisons de nous plaindre des dommages subis durant son inspectorat »⁴⁰. L'on comprend toutefois le soulagement ressenti par Hawthorne quand il quitte son emploi : « La vie au bureau de la Douane gît tel un songe, derrière moi. Le vieux sous-inspecteur (...), le vieux sous-inspecteur et tous les autres vénérables employés ne sont plus que des ombres à mes yeux –des images à la tête blanche, au visage ridé qui m'ont un instant amusé et que ma fantaisie a écartées pour toujours »⁴¹.

La peinture que fait Hawthorne de ses anciens collègues, repoussés au loin dans sa mémoire, est une des plus saisissantes qui soit. S'y mêlent tendresse et humour, ironie et affection. Quoiqu'en dise le contenu, le Prologue est la marque d'un vrai plaisir d'écrire et de décrire. Quand le génie s'en mêle, la moindre des choses, le plus humble des hommes, le plus atone des vies, rayonnent d'une lumière éclatante.

4. « Le théâtre d'une scène animée »⁴²: des personnages en quête d'auteur

Hawthorne nous livre une véritable « galerie de portraits »⁴³, « une esquisse⁴⁴ » des employés de la douane, digne des pages de Balzac, autre grand physiologiste de l'administration. Henry James, son biographe, le reconnaît : « J'ai dit que le réalisme, tellement à la mode aujourd'hui, était absent de l'œuvre de Hawthorne ; mais il n'est pas pour autant faux de dire qu'il nous offre sur les mentalités de la société dans laquelle il s'est épanoui un témoignage aussi pertinent (toutes proportions gardées) que Balzac et certains de ses successeurs –Messieurs Flaubert et Zola⁴⁵. » Hawthorne place ses douaniers dans une « allégorie de la vie, sous forme d'un bal masqué où l'humanité est représentée par les personnages travestis. Ici ou là, un visage naturel pourrait

³⁷ Prologue, p. 74-75. C'est moi qui souligne.

³⁸ Prologue, p. 50. C'est moi qui souligne.

³⁹ Prologue, p. 40.

⁴⁰ Henry James, op. cit., p. 182-183.

⁴¹ Prologue, p. 77.

⁴² Prologue, p. 28.

⁴³ Prologue, p. 45.

⁴⁴ Prologue, p. 45.

⁴⁵ Henry James, op. cit., chap. 1, p. 33.

apparaître »⁴⁶. Ses personnages ne sont pas des marionnettes actionnées par quelque Vaucanson des bureaux. Ils sont croqués sur le vif même si certains semblent plutôt morts que vifs. Pour d'autres, on dirait des camées légèrement effacés par la pierre existentielle. Hawthorne dessine les traits physiques et sonde les cœurs et les esprits. Laissons sa plume ironique, tendre et subtile par ses observations si fines, nous permettre de faire connaissance avec ses collègues.

* Ceux du port de Boston sont d'une autre trempe que les citoyens douaniers de Salem : « M. Pike est un homme courtaud, robuste, avec un cou trapu – une constitution d'apoplectique. Il a un front prononcé mais pas immense, bien que grand – je veux dire qu'il n'a pas ce front large et sans ride qui est signe de quiétude. Son visage sombre et cireux – laid, mais avec une expression plaisante et aimable tout autant que ferme et pensive. Des cheveux noirs, raides et touffus, qui se dressent presque tout droit à partir du front – un visage lourd mais très intelligent. Il est sujet à l'asthme et, en outre, à des sortes de crises d'apoplexie, ce qui l'oblige à dormir presque aussi droit que s'il était assis ; (...). Il est méthodiste, prêche à l'occasion et croit qu'il est assuré d'immédiate rédemption par la divinité. Dimanche dernier, dit-il, il a donné un cours d'instruction religieuse dans la prison de l'Etat. (...) Il a vraiment un fort tempérament, aimable et opiniâtre ». De plus, l'on peut discuter avec lui, aussi bien de « tempérance », que de fantômes⁴⁷.

- Un autre commis des douanes de Boston est parent de Hawthorne. C'est Eben Hathorne que visite Hawthorne « dans le but de « (s') informer sur l'orthographe exacte de (leur) nom ». Il mène une « vie très solitaire » ; c'est « un être aussi malheureux, (...) qu'il en existe un peu partout –seul, et assez sensible pour ressentir la solitude, possédant des qualités qui se sont maintenant étiolées, mais qui lui auraient permis de jouir des douceurs de la vie ». « Je suppose, dit Hawthorne, qu'il se sent suffisamment à l'aise quand il est occupé par ses occupations au service des douanes ». Eben professe des « idées les plus extrêmes », disant qu'en démocratie, « personne ne devrait posséder de biens une fois mort et ceux-ci devraient être rendus au peuple »⁴⁸.

- Il y a encore, « un jeune employé, pétulant et impertinent, qui n'arrête pas de plaisanter avec le second du bateau, injurie les dockers et les ouvriers, qui ne tiennent aucun compte de lui. Il doit sans doute mener une vie quelque peu dissipée »⁴⁹.

- Les officiers de marine liés aux douanes sont plus intéressants par leur physionomie et par leurs manières et leurs mentalités. C'est le cas du Commandant Percival, « vieux gentleman aux cheveux blancs, le visage mince et hâlé, vêtu d'une jaquette de style Quaker avec de la dentelle fanée et des boutons de cuivre, d'une paire de culottes usées et d'un gilet marron. Il y avait sur son visage, un air d'excentricité qui semblait en partie voulue, en partie naturelle. Il n'est pas parvenu au rang qui est actuellement le sien (celui de commandant en chef) en suivant une carrière normale dans cette profession, mais est entré dans la marine comme capitaine au long cours, et il a ce côté rude de cette catégorie d'officiers (...). Percival semble être l'image même

⁴⁶ *Carnets Américains*, 1841-1852, p. 318.

⁴⁷ *Carnets Américains*, 11-15 février 1839, p. 261-264.

⁴⁸ *Carnets Américains*, p. 174-175.

⁴⁹ *Carnets Américains*, p. 267.

d'une intégrité qui appartient au passé : il est préoccupé des intérêts de l'Oncle Sam comme si l'argent des dépenses devait sortir de sa propre poche (...). Lorsque je lui demandais s'il serait bien de faire d'un officier de marine un Ministre de la Marine, il répondit : « Dieu nous en garde !, car un vieux marin était toujours plein de préjugés et entêté dans ses lubies, etc. citant son propre cas en exemple »⁵⁰. Hawthorne a aussi rencontré « un vieux loup de mer, âgé de soixante-dix ans – il a passé sept ans dans la marine britannique (« étant anglais de naissance ») et neuf ans dans la nôtre ; il a voyagé dans le monde entier (...). Il a des cheveux bruns, sans la moindre trace de gris, et on dirait qu'il n'a guère plus de cinquante ans. Il est particulièrement calme dans sa façon de faire, bien qu'attentif à tout ce qui se fasse et très réfléchi : c'est un philosophe en chemise à carreaux et en pantalons de toile à voile. Il donne l'impression d'être d'une intégrité des plus rigoureuses, d'être incapable de ne pas faire son devoir et tout son devoir. (...) C'est un sceptique, et comme je lui demandais s'il ne souhaitait pas revivre une nouvelle vie, il exprima froidement des doutes à ce sujet (...) »⁵¹. Hawthorne voit « des choses remarquables –le mode de vie sociable et ouvert des officiers de marine et de leurs familles ». Comparés aux officiers de marine, les officiers de l'armée « sont des hommes frustes, qui ont peu de chose dans la tête, pas vraiment ce qu'on pourrait appeler des gentlemen. Ils sont également moins francs et hospitaliers »⁵².

Toutes ces « vieilles connaissances » de Hawthorne ne finissent pas en dignité. Voilà « un monsieur (...), il y a dix ans de cela, vif, actif, vigoureux, avec une flamme de bien-être physique et rayonnant de bonne humeur, et qui maintenant, après avoir mené joyeuse vie, (...) est pâle, mince, l'air vieilli, le front sérieux et marqué par les soucis et les souffrances –et pourtant il est vif et gai quand il vous accoste, mais avec quelque chose d'irréductiblement attristé dans la voix. » « Un autre –autrefois commandant d'un vaisseau du service des douanes, un homme qui portait de splendides épauettes et un équipement avec une allure aristocratique– maintenant sans poste et sans situation, est devenu un être ravagé par le cognac, et tapageur. On dirait qu'il pourrait encore se conduire comme un gentleman, s'il le souhaitait, mais ses manières trop familières révèlent un état d'esprit désespéré (...). Il a récemment servi pour les Russes et se ferait très probablement pirate si l'occasion était bonne »⁵³.

****** Tout autre est le portrait des douaniers assagis et indolents de Salem, des hommes inoffensifs vivant leur position comme une retraite bien méritée, posés là comme des objets à peine animés, comme si de toute éternité ils faisaient partie des meubles, des encriers et des papiers : « Au bout de l'escalier de granit », on aperçoit le plus souvent « - dans l'entrée si c'était l'été, dans leurs bureaux respectifs si c'était l'hiver- (...), *une rangée de vénérables personnages renversés dans des fauteuils à l'ancienne mode, en équilibre sur leurs pieds de derrière, le dossier appuyé aux murs. La plupart de ces braves gens dormaient. Mais parfois, on pouvait les entendre échanger des propos, en accents qui tenaient du langage parlé et du ronflement, et avec ce manque d'énergie qui caractérise les pensionnaires des*

⁵⁰ *Carnets Américains*, 1837, p. 171-173.

⁵¹ *Carnets Américains*, p. 267-268.

⁵² *Carnets Américains*, p. 348-350.

⁵³ *Carnets Américains*, 1850, p. 608-609.

hospices et tous les humains dont la subsistance dépend de la charité, ou d'un monopole, ou de n'importe quoi, excepté d'un effort indépendant et personnel. Ces vieux messieurs étaient les fonctionnaires de la Douane »⁵⁴. La rencontre avec un tel corps, figé comme dans un bas-relief humain, demeure surprenante pour l'auteur : « *Je doute fort, écrit-il, -ou plutôt non, je ne mets rien en doute du tout- qu'un chef de service des Etats-Unis ait jamais eu sous ses ordres un corps de vétérans d'âge aussi patriarcal que celui auquel j'eus affaire. Depuis plus de vingt ans, la position indépendante de leur chef avait tenu à Salem les fonctionnaires de la douane à l'abri des vicissitudes politiques qui rendent généralement tout poste si fragile* »⁵⁵.

- Le chef, le directeur : « *Officier -et officier des plus distingués de la Nouvelle Angleterre -, ce chef, le général Miller, se maintenait inébranlablement sur le piédestal de ses valeureux services. (...) Le général Miller était radicalement conservateur : sur sa nature de brave homme, l'habitude n'avait pas une mince influence. Il s'attachait avec force aux visages familiers et ne se décidait qu'à grand-peine à opérer des changements, même au cas où ceux-ci auraient entraînés d'indiscutables améliorations* »⁵⁶. Les « contours » du portrait du personnage sont complétés : « *Notre directeur, ce vaillant général qui, après avoir rendu dans l'armée de brillants services, puis gouverné un sauvage territoire de l'ouest, était venu ici, voici quelque vingt ans, passer le déclin d'une vie honorable et mouvementée. Ce brave soldat avait déjà atteint, sinon dépassé, soixante-dix ans. Il poursuivait ici-bas sa marche en avant sous le poids d'infirmités que même la musique martiale de ses souvenirs ne pouvait pas beaucoup alléger. Son pas, jadis le premier dans les charges, était paralysé aujourd'hui. C'était seulement à l'aide d'un serviteur, et en s'appuyant lourdement de la main la rampe de fer, que notre chef pouvait péniblement et lentement gravir l'escalier du bâtiment des Douanes pour se traîner jusqu'à son fauteuil habituel, près du feu. Il y restait assis, regardant avec une sérénité quelque peu embuée les gens qui allaient et venaient, parmi le bruissement des papiers, les prestations de serments, les discussions d'affaires, les conversations de bureau. (...) Plus on pénétrait avant son esprit, plus on le trouvait sain. (...) La charpente de cette nature, à l'origine forte et massive, ne tombait pas en ruine ». C'est « avec affection » que Hawthorne regarde « le vieux guerrier » dont il discerne sous le poids des ans les traits les plus saillants : « *Poids, solidité, fermeté -telle était l'expression de son repos même au temps dont je parle, sous les atteintes de la décrépitude précoce* », sans compter « un rayon de malice humoristique (qui) perçait de temps en temps le voile de l'indifférence et venait agréablement éclairer son visage »⁵⁷. « *Entré dans les Douanes au sortir de l'enfance, il avait là son champ d'activité. (...) Il ne faisait en vérité qu'un avec la douane. Il en était, en tout cas, le ressort principal, celui qui maintenait en activité tous les rouages. (...) Son intégrité était parfaite. (...) Bref, j'ai rencontré là pour une fois dans ma vie une personne parfaitement adaptée à sa situation* »⁵⁸.*

- Les vétérans. - « *C'est ainsi qu'en rentrant en fonction je ne trouvai guère en place que des hommes âgés -vieux capitaines de la marine marchande pour la plupart qui, après avoir été secoués par toutes les mers du monde et avoir hardiment tenu tête aux tempêtes de la vie, avaient finalement été poussés vers ce havre paisible. Là, sans être inquiétés que par les transes que leur valaient les élections présidentielles, ils avaient passé un nouveau bail avec l'existence. Sans être moins*

⁵⁴ Prologue, p. 28. C'est moi qui souligne.

⁵⁵ Prologue, p. 35. C'est moi qui souligne.

⁵⁶ Prologue, p. 35-36. C'est moi qui souligne.

⁵⁷ Prologue, p. 45-49. C'est moi qui souligne.

⁵⁸ Prologue, p. 51-52. C'est moi qui souligne.

sujets que leurs semblables à la vieillesse et aux infirmités, ils possédaient très évidemment un charme pour tenir la mort à distance. Deux ou trois d'entre eux, atteints de la goutte ou de rhumatismes, n'auraient jamais eu l'idée de se faire voir dans les bureaux durant une grande partie de l'année. Mais au sortir d'un hiver de somnolence, ils se glissaient dehors, sous le chaud soleil de mai ou de juin, pour répondre à l'appel de ce qu'ils nommaient leur devoir. Ensuite de quoi, à leurs heures et convenance, ils allaient se remettre au lit »⁵⁹. Bien que contrôleur, Hawthorne est débonnaire vis-à-vis de ces vieux serviteurs de l'Etat, blanchis sous le harnais : « Au grand dam de ma conscience professionnelle, ces bons vieux continuèrent donc, tant que j'occupai mon emploi, de se traîner au long des quais et de flâner sur l'escalier des Douanes. Ils passaient aussi une bonne partie de leur temps à dormir dans leurs coins habituels, sur leurs chaises appuyées en équilibre contre le mur ; s'éveillant deux ou trois fois dans la journée pour s'assommer les uns les autres pour la millième répétition d'une histoire de marin ou d'une des plaisanteries hors d'usage qui étaient devenues parmi eux des mots de passe et de ralliement »⁶⁰.

- Le sous-inspecteur. - « Leur aîné à tous, le patriarche, non seulement de cette petite équipe mais, j'ose le déclarer, de tout le corps respectable des fonctionnaires des Douanes aux Etats-Unis, était certain *sous-inspecteur inamovible*. Il pouvait être appelé un fils légitime de l'administration car son père, un colonel de la Révolution, qui avait été auparavant commissaire du port, avait créé un poste pour lui et l'y avait nommé en des temps si reculés que peu de gens en peuvent aujourd'hui garder le souvenir. Cet inspecteur était, lorsque je l'ai connu, un homme d'environ quatre-vingts ans et *un des merveilleux spécimens de verdure prolongée que l'on ait la chance de rencontrer au long d'une vie*. Avec son teint fleuri, sa personne compacte bien sanglée dans une tunique bleue à boutons brillants, son pas vif, son air dispos et de belle humeur, *il donnait l'impression, non à vrai dire d'un homme jeune, mais d'une nouvelle invention de notre Mère Nature, d'un être que ni l'âge ni les infirmités ne devaient se mêler de toucher*. Sa voix et son rire (...) jaillissaient de ses poumons avec la sonorité du chant du coq ou du son du clairon. *A le regarder simplement comme un animal (et il n'y avait pas grand-chose d'autre à voir en lui), il satisfaisait par sa santé intacte, sa faculté de jouir, en cet âge avancé, de toutes ou presque toutes les délices qu'il avait jamais recherchées*. La vie que lui assurait son traitement (...) avait évidemment contribué à lui rendre léger le passage du temps. (...) Il ne possédait ni vigueur de pensée, ni profondeur de sentiments, ni gênante sensibilité. (...) *J'observais ce patriarcal personnage avec bien plus de curiosité que n'importe quel autre des humains qui s'offraient alors à mon attention. C'était vraiment un phénomène rare : si parfait à un point de vue, si creux, si décevant, si insaisissable qu'il en devenait inexistant à tous les autres. Je concluais qu'il n'avait ni cœur, ni âme, ni esprit. Rien, comme je l'ai dit que des instincts*. Et pourtant, le petit nombre d'éléments qui composaient son personnage avait été si habilement assemblé que cet homme ne donnait aucune impression de lacune. Il m'inspirait, tel quel, une satisfaction complète. (...) *Sans avoir plus de responsabilité que les bêtes des champs, le vieux sous-inspecteur avait eu de plus larges possibilités de jouissances qu'elles en même temps que l'immunité bénie qui les préserve des sombres tristesses du vieil âge*. (...) La gourmandise était chez lui un trait fort agréable : l'entendre parler d'un rôti vous mettait en appétit aussi bien qu'un radis ou une huître. (...) *S'il lui avait fallu continuer de mener la vie de bureau jusqu'à la fin des temps, il se serait maintenu dans le même parfait état de santé et chaque jour mis à table de tout aussi bon appétit »*⁶¹.

⁵⁹ Prologue, p. 36-37. C'est moi qui souligne.

⁶⁰ Prologue, p. 38. C'est moi qui souligne.

⁶¹ Prologue, p. 41-45. C'est moi qui souligne.

- Les jeunes employés. - Ils sont également actifs aux douanes même si leur aspect et leur état d'esprit n'offrent pas matière à un canevas aussi riche que celui de « tous (les) excellents amis comme tombés dans l'enfance. D'abord tous mes collègues n'étaient pas vieux. *Il y avait parmi eux des hommes dans la force de l'âge, énergiques, capables, tout à fait supérieurs au genre de vie apathique, à la situation dépendante que leur avait réservée leur mauvaise étoile* »⁶².

Il y avait enfin aux douanes, l'inspecteur-fantôme, Jonathan Pue, celui qui livra à Hawthorne l'histoire de la femme adultère Hester, dans une Amérique puritaine et sans pitié. Celui, qui de son au-delà enjoint l'auteur à écrire son grand roman.

*** L'inspecteur Pue. - Il vient à la rencontre de Hawthorne de façon étrange, dans la salle des archives jetées en vrac, en déshérence, dans un « petit paquet » qui « stimula » en Hawthorne « un instinct de curiosité » avec « le sentiment qu'un trésor allait (lui) apparaître ». Il y vit « une nomination signée par le Gouverneur Shirley et qui élevait un certain Jonathan Pue à la dignité d'inspecteur des Douanes de Sa Majesté dans le port de Salem, province de Massachussetts ». Hawthorne se souvient alors « avoir lu dans les *Annales* de Felt une note concernant le décès de M. l'Inspecteur Pue, survenu il y a quelque quatre-vingts ans ». « *Mais en examinant les papiers auxquels la nomination sur parchemin servait d'enveloppe, j'y trouvai, écrit Hawthorne, plus de traces du cerveau de M. l'Inspecteur Pue et de ce qui se passa dans sa tête que la perruque bouclée n'avait conservé de vestiges du vénérable crâne qu'elle avait abrité* ». Ce n'étaient pas « des documents officiels mais des papiers privés ou tout au moins écrits par M. l'Inspecteur Pue en tant que personne privée et, semblait-il de sa main ». Leur existence dans « le tas mis au rebut » par l'Administration ne pouvait s'expliquer que par « la mort subite » de l'Inspecteur. « M. l'Inspecteur Pue n'étant pas grandement accablé, j'imagine, en ces temps reculés, par les travaux de sa charge, semble avoir consacré une partie de ses abondants loisirs à des recherches sur l'histoire locale ». Irrésistiblement attiré par « sa trouvaille » et le bout de chiffon rouge où se lisait la lettre « A », Hawthorne croit voir le personnage disparu sous des traits stimulants pour l'esprit. « *Je restais impressionné comme si le vieil inspecteur en son costume d'il y a cent ans et portant sa perruque immortelle – qui fut enterré avec lui mais ne périt point en la tombe – était venu à moi dans la salle déserte des bâtiments des Douanes. Je lui voyais la majesté de quelqu'un qui avait été fonctionnaire du roi et se trouvait, par conséquent, illuminé par un rayon de l'aveuglante splendeur qui scintillait autour du trône. Quelle différence, hélas ! avec l'air de chien battu du fonctionnaire de la République qui, en tant que serviteur du peuple, se sent plus humble que le plus humble, plus bas que le plus bas de ses maîtres. De sa main de fantôme, cette silhouette indistincte mais majestueuse m'avait tendu le symbole écarlate et le petit rouleau de manuscrit explicateur* ». Le dialogue imaginaire ou imaginé entre l'ainé et le cadet fut troublant mais fructueux : « *De sa voix de fantôme, le ci-devant inspecteur m'avait exhorté au nom du respect que devaient m'inspirer envers lui des devoirs filiaux – car je pouvais le considérer comme un ancêtre dans le monde officiel- de porter à la connaissance du public son élucubration moisie attaquée par les mites. « -Faites cela, avait dit le fantôme de M. l'Inspecteur Pue, avec un énergique mouvement de sa tête si imposante sous la mémorable perruque. Faites cela et tout le profit sera pour vous ! (...) Et moi de répondre : - Je n'y manquerai pas, Monsieur l'Inspecteur ! »*⁶³. Il s'agit d'un rappel à l'ordre à Hawthorne dont

⁶² Prologue, p. 40. C'est moi qui souligne.

⁶³ Prologue, p. 58-64. C'est moi qui souligne.

le visage et l'esprit, ternis par le quotidien administratif, vont s'animer, obsédé qu'il deviendra par l'histoire de Hester Prynne, la pécheresse et la réalisation de son œuvre de génie. On a pu y voir « *un pacte faustien* », par lequel la découverte de la lettre « A » signe « *la mort du fonctionnaire anonyme* » et permet au « A » de l'auteur à retrouver son identité⁶⁴. Pue lui tend un miroir qui réfléchit à nouveau sa part créatrice.

****Autoportrait, « son double officiel »⁶⁵.- Hawthorne est fasciné par l'autoportrait, au sens propre, comme « l'expression d'une quête incessante de la vérité de sa propre image » ; il le reconnaît : « Je me suis fait faire trois portraits (...), un tableau, une miniature et une esquisse au pastel, mais aucun n'apparaît satisfaisant aux yeux de ceux qui sont très familiers de ma physionomie. *En fait, un portrait véritable est impossible, ce sont tous des illusions de portraits, et je n'en ai jamais deux dont je pus vraiment dire, en les voyant, qu'il d'agissait d'un même homme. Un buste a plus de réalité*⁶⁶. Ce narcissisme n'est pas sans rapport avec ses projets littéraires : « Prendre pour sujet d'une histoire, sa propre image dans le miroir »⁶⁷. Craignant « n'être qu'un rêve et non quelqu'un de vrai » et la neurasthénie qui pouvait en résulter, Hawthorne considère son poste administratif comme un impératif vital. « Il faut, écrivait-il, que je prenne contact avec ce monde matériel »⁶⁸. « Il avait le souci apparent d'être comme les autres, en apparence tout au moins, et peut-être redoutait-il de passer pour singulier, s'il ne faisait pas autre chose que d'écrire des livres »⁶⁹. Si ces ancêtres avaient pu parler, ils l'auraient traité de « propre à rien » : « Que fait-il ? (...) Il écrit des contes ? Quelle occupation dans la vie, quelle façon de glorifier le Seigneur et d'être utile aux hommes de son temps est-ce là ! Hé, quoi ! Ce garçon dégénéré pourrait aussi bien être violoneux ! »⁷⁰. A la douane, Hawthorne fait ce qu'on attend d'un contrôleur : il avoue être « coupable d'avoir abrégé le souffle de ces vénérables serviteurs de la République. Ils reçurent, par suite de mes représentations, licence de se reposer de leurs labeurs. (...) Ce m'est une pieuse consolation de me dire que, grâce à mon intervention, un laps de temps suffisant leur fut accordé pour se repentir des pratiques corrompues où tout douanier est supposé tomber – les portes de la Douane n'ouvrant pas sur le chemin du Paradis »⁷¹. « D'après les idées reçues en pareille matière, il eût été du devoir d'un bon démocrate de faire passer toutes ces têtes blanches sous le couperet de la guillotine. Il était clair que ces bons vieux redoutaient de ma part quelque incivilité de ce genre. Cela me faisait de la peine et, en même temps, m'amusait de constater les terreurs que soulevaient ma nomination, de voir une joue ravinée par les intempéries d'un demi-siècle de tourmentes devenir blême sous le regard d'un individu aussi inoffensif que moi (...) »⁷². « On découvrit assez vite que le nouvel inspecteur n'était pas très redoutable »⁷³.

⁶⁴ Antoine Traisnel, *Hawthorne*, Paris 2015, p. 161-162. C'est moi qui souligne.

⁶⁵ Antoine Traisnel, *op. cit.*, p. 161.

⁶⁶ Nathaniel Hawthorne, *Carnets Américains 1835-1853*, *op. cit.*, Préface, p. 23. C'est moi qui souligne.

⁶⁷ *Carnets Américains*, 28 mai 1835, p. 57. C'est moi qui souligne.

⁶⁸ Cité dans la préface, *La Lettre écarlate*, *op. cit.*, p. 11.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 11.

⁷⁰ Prologue, p. 32-33.

⁷¹ Prologue, p. 37.

⁷² Prologue, p. 37-38. C'est moi qui souligne.

⁷³ Prologue, p. 38. C'est moi qui souligne.

« A moins que les gens ne soient par trop désagréables, j'ai la folle habitude de me sentir porté à l'affection envers eux. Le bon côté du caractère de mon voisin –si ce bon côté existe - est celui qui l'emporte généralement à mes yeux ». « *Comme la plupart de ces vieux fonctionnaires avaient leurs bons côtés et comme ma position m'imposait envers eux une attitude protectrice favorable au développement de sentiments amicaux, je ne tardai pas à les prendre tous en affection* »⁷⁴. « *Un homme gagne beaucoup en santé intellectuelle et morale à la fréquentation de gens qui diffèrent de lui, ne se soucient guère de ses travaux et que lui-même ne peut apprécier qu'en sortant de la sphère de ses capacités. J'ai souvent eu dans ma vie cet avantage, mais jamais d'une façon aussi complète que durant mon séjour prolongé dans l'administration* »⁷⁵. « J'estimais que cette situation, si éloignée de mes anciennes habitudes, était une bonne chance pour moi et je me mis en devoir d'en tirer tout le bénéfice possible. Après avoir partagé les travaux des rêveurs compagnons de Brook Farm (- Emerson, Channing, Thoreau) et tenté, avec eux, de mettre l'impraticable en pratique (...); le temps était venu d'exercer d'autres facultés de ma nature et de me nourrir d'aliments qui ne m'avaient jusqu'alors guère mis en appétit. (...) Il y aurait eu en tout ceci quelque chose d'inexprimablement lugubre, si je n'avais eu conscience de conserver le pouvoir de rappeler à moi ce qui avait eu quelque valeur dans le passé. *Sans doute, une vie pareille n'aurait pu être longtemps vécue sans dommage.* (...) Mais je la considérai toujours comme étant provisoire⁷⁶. » « En attendant, je restais inspecteur des Douanes et ne remplissais pas, pour autant que j'aie pu m'en rendre compte, mes fonctions plus mal qu'il n'en convenait. Tout homme (fût-il dix fois plus doué sous le rapport de la pensée, de la fantaisie, de la sensibilité que notre inspecteur) peut n'importe quand devenir homme d'affaires s'il veut s'en donner la peine »⁷⁷. « *Détaché de l'ambition de le voir se répandre dans le monde sur des couvertures de livres, je souriais en pensant que mon nom avait acquis un autre genre de vogue. Le tampon de la Douane l'imprimait sur des sacs de poivre, des paniers de rocouyers, des boîtes à cigares, des ballots de quantité d'autres marchandises pour attester que tous droits avaient été payés.* Sur ce bizarre véhicule de gloire, la connaissance de mon existence allait, dans la mesure où un nom suffit à communiquer pareille connaissance, gagner des endroits où elle n'était jamais parvenue auparavant et où elle ne parviendra, j'espère, jamais plus »⁷⁸. Le dernier et le plus imposant personnage des bureaux de la douane est l'Oncle Sam, lui qui attribue, rétribue et qui retire les emplois au gré des changements politiques.

5. Du côté *chiaroscuro* : Administration et Politique, des relations adultérines

* La vie et la carrière de Hawthorne se retracent en parallèle des changements et crises politiques qui affectent les Etats-Unis. Né un 4 juillet, rappelons-le, son destin est déterminé par l'histoire de son pays. Selon Henry James, « Hawthorne était un Démocrate, et apparemment un Démocrate zélé »⁷⁹. Pourtant « selon Hyatt Waggoner,

⁷⁴ Prologue, p. 39. C'est moi qui souligne.

⁷⁵ Prologue, p. 51. C'est moi qui souligne.

⁷⁶ Prologue, p. 52-53. C'est moi qui souligne.

⁷⁷ Prologue, p. 53-54.

⁷⁸ Prologue, p. 55. C'est moi qui souligne.

⁷⁹ Henry James, op. cit., p. 130.

les rapports humains et la fidélité de l'auteur dans l'amitié seraient ses seuls liens avec la politique, malgré une carrière qui pourtant se fait sous l'égide des amitiés dans la sphère gouvernementale (comme le montrent ses relations avec O'Sullivan et Franklin Pierce) ». Jorge Luis Borges y voit « une stratégie inconsciemment adoptée pour compenser son aliénation et un sentiment très faible de sa propre réalité »⁸⁰. Quoi qu'il en soit, les « sympathies démocrates » de Hawthorne lui valent en 1839 « un modeste poste aux Douanes de Boston, avec un salaire de 1200 dollars à la clé, cadeau que Hawthorne semble, au début avoir accepté avec gratitude ». Cet emploi aux poids et mesures lui est octroyé par le démocrate Van Buren (1837-1841), premier président né citoyen américain, au titre de ce que Henry James appelle joliment le « *mécénat* dont il avait fait bénéficier les hommes de lettres »⁸¹ ou plutôt grâce « *au merveilleux système d'alternance* », inventé par les compatriotes de Hawthorne « pour la gestion de leurs administrations »⁸², ce qu'on désigne plus prosaïquement par le système des dépouilles. En 1854, il est nommé au bureau des douanes de Salem par le Président Polk (celui qui va lancer le pays dans la Guerre du Mexique), grâce à ses divers soutiens dans le parti démocrate, en particulier O'Sullivan de la *Democratic Review* où Hawthorne écrit souvent.

Le Président des Etats-Unis qui a le plus influencé la vie et la carrière de Hawthorne est le démocrate Franklin Pierce. Hawthorne fait la connaissance de celui qui deviendra président des Etats-Unis (1853-1857), dans les années 1821-1825, lors de ses études à Bowdoin College dans le Maine. Face aux difficultés financières de Hawthorne, au début de sa carrière littéraire, Pierce et leur commun condisciple Horatio Bridge (officier dans la marine américaine) s'efforcent sans succès, d'obtenir pour lui, en 1837, le poste d'historien de l'expédition de 1838-1839 dans l'Antarctique et dans les Mers du sud. En 1852, Hawthorne adresse des extraits de sa « Vie de Pierce » à son éditeur Ticknor. Le livre publié pour la campagne présidentielle appuie la candidature de Pierce, mais embarrasse certains de ses amis qui ne comprennent pas son attitude. Pierce élu confortablement ne fait rien pour arrêter le mouvement qui aboutira à la Guerre de Sécession. C'est à Pierce que Hawthorne devra sa nomination au poste de Consul à Liverpool et Manchester⁸³. Hawthorne n'ignore pas le confort que « l'aigle américaine » procure à ses serviteurs, ni les dangers qu'elle leur fait courir. Il fustige, on l'a vu, « l'or de l'Oncle », sans pour autant renoncer à des emplois publics qui confortent son statut d'écrivain, en lui assurant un certain bien-être matériel. Toutefois, il dénonce avec force le népotisme administratif et le partage du « butin » dans la fonction publique où les postes vont aux plus militants et non aux plus méritants.

****** Le système des dépouilles repose sur le principe selon lequel un nouveau gouvernement doit pouvoir compter sur la loyauté partisane des fonctionnaires (*office-holders*) et partant les destituer au profit d'affidés. Le « spoils system » a été mis en place par le septième président des Etats-Unis, Andrew Jackson (1828-réélu 1832) qui

⁸⁰ Préface, *Carnets Américains*, p. 19.

⁸¹ Henry James, op.cit., p. 130. C'est moi qui souligne.

⁸² Henry James, op.cit., p. 180.

⁸³ *Carnets Américains*, Préface.

remplaça la presque totalité de l'administration, ayant à cœur de défendre les intérêts des fermiers et des pionniers et de soustraire l'administration fédérale aux industriels et à la bourgeoisie de la Nouvelle-Angleterre. Les dérives du système par l'incompétence et la corruption donnèrent lieu à d'âpres critiques déjà à l'époque où Hawthorne est aux douanes et plus tard, jusqu'au *Pendleton Civil Service Reform Act* de 1883 qui le remplaça par le « *merit-system* ». Toute la vie administrative de Hawthorne se doit au système des dépouilles et à ses appuis politiques. Ce qui ne l'empêche pas de porter un jugement acéré sur les ravages produits ou susceptibles de se produire par des liens « adultérins » voire « incestueux » entre Administration et Politique. A cet égard, le Prologue de *La Lettre écarlate* se révèle un petit mais précieux traité de science administrative et politique.

*** Dès le début du Prologue, Hawthorne évoque la question des appartenances partisans et de sa propre éviction : « Si vous alliez aujourd'hui le chercher –il parle de lui-même- en ces lieux, en vain demanderiez-vous le contrôleur démocrate. Le balai de la réforme l'a chassé de son poste et un successeur plus digne s'est vu revêtir de *sa fonction et empoche son traitement* »⁸⁴. Il avoue, on l'a dit, avoir lui-même mis fin au service de « vénérables serviteurs de la République »⁸⁵. Puis il analyse la tendance politique dominante des bureaux de la douane : « *La plus grande partie de mes subordonnées était whigs. Il était heureux pour leur confrérie chenu que le nouvel inspecteur ne se mêlât point de politique et, encore que fidèlement attaché en principe à la démocratie, ne dût point son poste à des services rendus à un parti. S'il en avait été autrement, si un politicien militant, nanti de cette place influente, avait assumé la tâche facile de tenir tête au directeur whig que ses infirmités empêchaient de remplir personnellement ses fonctions, c'est à peine si l'un des hommes de la vieille équipe eût conservé souffle officiel. D'après les idées reçues en pareille matière, il eût été du devoir d'un bon démocrate de faire passer toutes ces têtes blanches sous le couperet de la guillotine.* Il était clair que ces bons vieux redoutaient de ma part quelque incivilité de ce genre »⁸⁶. Or à partir du moment où ces braves spécimens décatiés s'assurèrent de l'innocuité du nouvel inspecteur Hawthorne, « d'un cœur léger et rendus tout heureux par la conscience de remplir un devoir utile – sinon envers le pays, du moins envers eux-mêmes- ces braves vieux messieurs vaquèrent aux diverses formalités de leur emploi. L'œil sagace derrière leurs lunettes, ils scrutèrent les cargaisons »⁸⁷. D'une certaine façon, Hawthorne partage le point de vue d'un des agents de la douane de Boston : « En parlant de ses ennemis politiques, il dit qu'il n'a jamais pu éprouver des sentiments hostiles à l'égard de quelqu'un qu'il connaissait personnellement, qu'il serait incapable d'éprouver de la haine à son égard, mais qu'au contraire, il ressentait une grande affection pour cette personne – qu'il n'a jamais oublié que 'tout homme a eu un jour une mère qui l'aimait' »⁸⁸. Mais le cas est rare et le visage de l'administration rongée par l'esprit partisan n'est guère amène.

« *Dans une administration qui les nomme en vue de leur profit et de leur convenance et ne tient que bien rarement compte de leurs aptitudes à remplir leur emploi, les fonctionnaires sont bien*

⁸⁴ Prologue, p. 30. C'est moi qui souligne.

⁸⁵ Prologue, p. 37.

⁸⁶ Prologue, p. 37. C'est moi qui souligne.

⁸⁷ Prologue, p. 38-39.

⁸⁸ *Carnets Américains*, p. 265.

obligés de chercher en dehors d'eux-mêmes l'habileté qui leur manque »⁸⁹. « Tandis qu'il s'appuie sur *le bras puissant de la République*, la force personnelle d'un individu l'abandonne. S'il possède une part peu ordinaire d'énergie naturelle ou si la magie amollissante du fait d'être en place n'agit pas trop longtemps sur lui, ses facultés perdues peuvent lui revenir. *Heureux le fonctionnaire destitué qu'une malveillante poussée renvoie de bonne heure lutter en un monde où tout est en lutte ! Il peut redevenir lui-même. Mais cela n'arrive que rarement. Il se maintient généralement juste assez longtemps en place pour que ce soit sa perte. (...) Un espoir tenace l'imprègne, (...) : l'espoir que bientôt il finira, grâce à quelque heureux coup de hasard, par être réintégré dans sa place. (...) Pourquoi suerait-il sang et eau pour se sortir de la boue, quand, sous peu, le bras vigoureux de l'Oncle Sam viendra le relever et lui prêter appui ? »⁹⁰. « Il n'est guère dans la nature d'un fonctionnaire de donner sa démission. (...) Pour pleinement estimer les avantages du métier de fonctionnaire, il faut songer à la situation du titulaire d'un poste quelconque lorsque accède au pouvoir un parti qui lui est hostile. C'est la plus singulièrement irritante, la plus désagréable où puisse tomber un malheureux mortel. (...) Etrange aussi, pour quelqu'un qui a gardé tout son calme tout au long d'une lutte électorale, de voir quelle soif de sang se manifeste à l'heure du triomphe, et de se trouver soi-même parmi les objets de la haine du vainqueur ! Il y a dans la nature humaine peu de traits plus laids que cette tendance (...) à devenir cruels simplement parce qu'ils possèdent le pouvoir de faire souffrir. *Si la guillotine avait été littéralement aux mains des gens nouvellement en place, au lieu de n'avoir été qu'une métaphore bien appropriée, je crois sincèrement que les membres agissants du parti victorieux étaient assez surexcités pour nous couper le cou à tous et remercier le ciel de leur en avoir donné l'occasion !*⁹¹ » Là, Hawthorne distingue les Whigs de ses frères Démocrates : « Il me semble, à moi qui ait été un observateur calme et curieux, aussi bien dans la victoire que dans la défaite, que ce féroce esprit de vengeance n'a jamais caractérisé le triomphe de mon parti comme il caractérisa le triomphe des Whigs. *D'une façon générale, les Démocrates prennent les emplois parce qu'ils en ont besoin et parce que c'est une loi bien établie de la lutte politique. Mais une longue habitude de la victoire les a rendus généreux.* Ils savent épargner leurs adversaires le cas échéant. Et quand ils frappent, leur arme peut être bien aiguisée, mais le fil en est rarement empoisonné par l'inimitié. Ils n'ont pas non plus la honteuse habitude d'envoyer des coups de pied à la tête qu'ils viennent trancher. Bref, pour désagréable que fût ma situation, je voyais beaucoup de raisons pour me féliciter d'être du côté des perdants. *Si je n'avais été, jusqu'alors, un très chaud partisan, je commençai, quand s'ouvrit cette ère de périls et d'adversité, à sentir d'une façon très aiguë dans quel sens allaient mes préférences.* Et ce n'était pas sans honte ni regret que, d'après un raisonnable calcul de probabilités, je voyais mes chances de rester en place plus grandes que celles de mes frères en démocratie. Mais qui a jamais pu voir dans l'avenir d'un pouce plus loin que le bout de son nez ? *Ma tête fut la première qui tomba !* »⁹².*

Hawthorne affronte la situation en y trouvant même quelque bénéfice politique, attestant pleinement son allégeance démocrate, peu visible par son militantisme modéré : « *Cette cavalière mise en disponibilité avait quelque chose de satisfaisant pour l'ex-*

⁸⁹ Prologue, p. 51-52. C'est moi qui souligne.

⁹⁰ Prologue, p. 70-71. C'est moi qui souligne.

⁹¹ Prologue, p. 72-73. C'est moi qui souligne.

⁹² Prologue, p. 73-74. C'est moi qui souligne.

*inspecteur. Il n'était pas fâché d'être tenu par les Whigs pour un ennemi. Avec son manque d'activité politique, (...) ses frères en démocratie s'étaient demandé parfois s'il était des leurs, oui ou non. A présent qu'il avait conquis la couronne du martyr (tout en n'ayant plus de tête pour la porter) on pouvait tenir le point pour acquis. Enfin, peu héroïque comme il était, il lui semblait plus convenable d'être entraîné dans la chute d'un parti avec lequel il avait été content d'être en rapport que de subsister à titre de survivant solitaire quand tant d'hommes plus dignes que lui tombaient. Et ceci pour se retrouver, après avoir été pendant quatre ans à la merci d'une administration hostile, dans le cas plus humiliant encore de mendier les bonnes grâces d'une administration de son bord.» Or, la destitution-décapitation de Hawthorne fit du bruit dans la presse qui lui « avait fait, trois semaines durant, galoper, tel le cavalier sans tête d'Irving, à travers les colonnes des feuilles publiques en mon état de décapité, effrayant, sinistre, désireux d'être enseveli comme devrait l'être un homme politique décédé ». Mais il s'agit là, reconnaît Hawthorne de son « *personnage allégorique* », le vrai « était redevenu homme de lettres ». C'est d'ailleurs l'exécution métaphorique par la guillotine de son être administratif qui fit dire à Hawthorne que son livre « pourrait s'intituler '*Ceuvre posthume d'un inspecteur décapité*' »⁹³.*

Dans « De la guerre, entre autres sujets... Par un Pacifiste »⁹⁴, Hawthorne poursuit sa dénonciation des travers du système administratif américain et aborde la question du loyalisme des fonctionnaires: « Les vertus militaires, ou plutôt – car elles ne sont pas si faciles à évaluer - *la notoriété militaire : voilà le futur critère d'admission aux distinctions civiles*. Ce sont les généraux tête brûlée qui, les uns après les autres, se succéderont dans le fauteuil présidentiel, *ce sont les vétérans qui auront l'apanage des postes dans la fonction publique à l'intérieur comme à l'étranger*, des sièges au Congrès et dans les corps législatifs des états, bloquant ainsi toutes les perspectives de la vie publique. Mais *je n'y suis pas pour autant opposé, dans la mesure où cela va probablement inciter les gens à fonder leurs prétentions à la notoriété sur des bases plus concrètes et plus authentiques que toutes les impostures qui ont eu cours jusqu'à présent* ; il n'en incombe pas moins aux civils de prendre conscience de leurs médiocres perspectives d'avenir et de se hâter d'arborer le badge militaire avant qu'il ne soit trop tard »⁹⁵. Après une guerre civile qui a déchiré le pays, Hawthorne doute de la loyauté des fonctionnaires : « Je me posais souvent cette question qui, à vrai dire, donnait à la scène un piquant indéfinissable : *combien y a-t-il parmi tous ces gens, qu'ils soient militaires ou civils, de personnes sincèrement fidèles à l'Union ? Combien d'entre eux étaient acquis, à des degrés divers, à la cause adverse ou corrompus par une tentation de trahison étouffée dans l'œuf ? Des traîtres, il y en avait parmi eux, c'était indubitable ; fonctionnaires au service public ou personnes éminemment respectables qui n'en eussent pas moins mérité de se balancer au bout d'une corde (...)* »⁹⁶. C'est toujours par l'image d'une mise à mort, par la guillotine ou par la pendaison, que Hawthorne voit la perte d'un emploi public, comme si la personne publique du fonctionnaire différait de celle de l'homme.

Finalement, être fonctionnaire aux Etats-Unis, à l'époque de Hawthorne, revient à

⁹³ Prologue, p. 75-77. C'est moi qui souligne.

⁹⁴ En annexe à Henry James, op. cit., p. 284-383. Publié à l'origine dans *The Atlantic Monthly*, July, 1862, p. 43-61.

⁹⁵ Ibid., p. 291. C'est moi qui souligne.

⁹⁶ Ibid., p. 340. C'est moi qui souligne.

« hériter d'une grosse fortune » et « hériter d'une grande mauvaise fortune »⁹⁷. La décapitation de l'Inspecteur Hawthorne nous vaut un immense bonheur de lecture.

Biographie sommaire de Nathaniel Hawthorne

- Naissance 4 juillet 1804 à Salem
- Etudes au Bowdoin College à Brunswick, 1821. Rencontre avec le futur président des Etats-Unis, Franklin Pierce.
- Rédacteur en chef de l'*American Magazine of Useful and Entertaining Knowledge*, 1836.
- Accepte un poste de peseur et de jaugeur à la Boston Custom House avec un salaire de 1500 dollars par an, 17 janvier 1839.
- Rejoint la communauté utopique de Brooke Farm, 1841.- Epouse Sophia Peabody à Boston, 9 juillet 1842. Ils eurent trois enfants.
- Officiellement nommé au bureau des douanes avec le titre de *Surveyor for the District of Salem and Beverly and Inspector of the Revenue for the port of Salem*, avec un salaire de 1200 dollars par an, le 3 avril 1846.
- Démocrate, il perd ce poste le 8 juin 1849 avec le changement d'administration à Washington après l'élection présidentielle de 1848. Il rédige une lettre de protestation au *Boston Daily Adviser*, contre sa destitution. Décès de sa mère.
- Publie en 1849 le célèbrissime texte de Thoreau, *Resistance to civil Government*.
- Publication de La Lettre écarlate, mi-mars 1850, précédé d'un « Prologue » sur Les bureaux de la douane ». Le livre devient un best-seller aux Etats-Unis.
- Se lie d'amitié avec Herman Melville, 5 août 1850. Melville lui dédie *Moby Dick*.
- Il écrit une biographie de son ami Franklin Pierce, *The Life of Franklin Pierce*, 1852.
- Nommé consul à Liverpool (Royaume-Uni) après l'élection de Franklin Pierce, 1853.
- Privé de ces dernières fonctions, après la fin de la présidence de Pierce, 1857. Il fait avec sa famille une tournée en France et en Italie, pendant deux années.
- Retour aux Etats-Unis, 1860, juste avant la Guerre de Sécession. Au début de cette dernière guerre, il se rend à Washington où il rencontre Abraham Lincoln. Il tire de ses expériences et rencontres, l'essai *Chiefly About War Matters*, 1862.
- Hawthorne meurt à Plymouth (New Hampshire) le 19 mai 1864. Longfellow et Emerson figurent parmi les porteurs de son cercueil. Il est enterré sur une colline, appelée « la crête des auteurs » du cimetière de Sleepy Hollow, à Concord (Massachusetts).

⁹⁷ *Carnets Américains*, p. 378.

Bibliographie essentielle

- Romans : *Fanshaw*, 1828; *La Lettre écarlate (The Scarlet Letter)*, 1850 ; *La Maison aux sept pignons (The House of Seven Gables)*, 1851 ; *Valjoie (The Blithedale Romance)*, 1852 ; *La Faune de marbre (The Marble Faun)*, 1860.

- Nouvelles : *La Tache de naissance (The Birth-Mark)*, 1843 ; *La Fille de Rappaccini (Rappaccini's Daughter)*, 1846. Recueil de nouvelles : *Twice-Told Tales*, 1837, nouvelle version 1851 ; *Mosses from an Old Manse*, 1846, nouvelle version 1854.

Florilège en vers, en prose et en chanson⁹⁸

- *Inspecteur*⁹⁹, par Boucher de Perthes, extrait

« C'est le douanier des douaniers, c'est-à-dire qu'il est au douanier ce que le douanier est au public ; le douanier vexe le public et l'inspecteur vexe le douanier ; et comme tout se perfectionne, il y a même des inspecteurs généraux chargés de vexer l'inspecteur, et qui regardent dans sa poche quand il a regardé dans celle des autres.

Un inspecteur digne de ce nom ne doit pas croire à la probité, il doit venir voir des coquins partout ; s'il a la foi à la parole de quelqu'un, c'est un mauvais inspecteur, et il est probable qu'il finira mal.

Un inspecteur rustre, bourru, criard, menaçant, est bon.

Mais insinuant, caressant, promettant, il est encore meilleur.

Un inspecteur parfait, un homme véritablement pénétré de ses devoirs, est l'un ou l'autre suivant la circonstance : il vous effraye, puis vous interroge ; ou bien souriant il vous fait jaser et prendre note. L'inspecteur modèle est gros et rond, c'est le faux tout bon homme ».

- *Le douanier. Elégie de corps de garde. A la mémoire des douaniers gardes-côtes mis à la retraite,* le 30 novembre 1869 par Tristan Corbières, un poète « maudit »¹⁰⁰ :

« (...) Ange-gardien culotté par les brises,
Pénate des falaises grises,
Vieux oiseau salé du bon Dieu
« Qui flâne dans la tempête,
Sans auréole à ta tête,
Sans aile à ton habit bleu !...
Je t'aime, modeste amphibie
(...) J'aime ton corps de garde

⁹⁸ Ce florilège est essentiellement composé, sauf indication contraire, des extraits d'un forum sur la Douane dans la littérature et la poésie, 2008. <http://www.gabelou.com/forumgb>

Par ailleurs, *Les Cahiers d'histoire des Douanes* ont publié un numéro 7/1989 intitulé « La douane, la littérature et les arts : Yourcenar, Langevin, Loquin 1883-1903 ».

⁹⁹ Boucher de Perthes, *Petit glossaire (1835)*, coll. Les Maîtres de la satire au XIXe siècle, MCMLXI, p. 103-107.

¹⁰⁰ Tristan Corbières, *Les Amours jaunes*, Paris 1973, p. 186 et s.

Haut perché comme un goéland
« Qui regarde
Dans les quatre aires-de-vents.
Là, rat de mer solitaire,
Bien loin du contrebandier
Tu rumines ta chimère
- Les galons de brigadier ! -
Puis un petit coup de blague
Doux comme un demi-sommeil...
Et puis : bailler à la vague,
Philosopher au soleil...
(...) - Tout se trouvait en toi, bonne femme cynique
Brantôme, Anacréon, Barême et le Portique :
Homère-troubadour, vieille Muse qui chique !
Poète trop senti pour être poétique !...
-Tout : sorcier, sage-femme et briquet phosphorique,
Rose-des-vents, sacré gui, lierre bacchique
Thermomètre à l'alcool, coucou droit à musique,
Oracle, écho, docteur, almanach, empirique,
Curé Voltairien, huître politique...
- Sphinx d'assiette d'un sou, ton douanier souvenir
Lisait le Bordereau même de l'avenir !
(...) Je te disais ce que je savais écrire...
Mais ta philosophie était un puits profond
Où j'aimais à cracher, rêveur... pour faire un rond.
« Un jour –ce fut ton jour- je te vis redoutable
(...) Contre deux rasoirs d'Albion perfide,
Nous verbalisons ! tu verbalisais !
J'avais composé, tu repolissais...
Comme un songe passé, douanier, ces jours de fête !
Fais valoir maintenant tes droits à la retraite...
« (...) Va, lézard démodé ! Faut passer, mon vieux type ;
Il faut te voir t'éteindre et s'éteindre ta pipe...
Passer, ta pipe et toi, parmi les vieux culots :
L'administration meurt, faute de ballots !...
(...) Quel sera désormais le terme du problème :
L'ennui contemplatif divisé par lui-même ? -
Poète, sans savoir qu'il ne s'en doute pas...
Qui ? Sinon le douanier. - Hélas, qu'on me le rende !
Dussé-je pour cela faire la contrebande ...
Non : fini !... réformé ! Va l'oreille fendue,
Rendre au gouvernement ta pauvre âme rendue...
Rends ton gabion, rends tes procès-verbaux divers ;
Rends ton bancal, rends tout, rends ta chique !...
Et mes vers ».

*

Arthur Rimbaud, *Poésies Gallimard*, poème inspiré d'un souvenir d'enfance de la frontière franco-belge située dans les Ardennes, 1871.

Les douaniers

« Ceux qui disent : Cré Nom, ceux qui disent macache,
Soldats, marins, débris d'Empire, retraités,
Sont nuls, très nuls, devant les Soldats des traités
Qui taillaient l'azur frontière à grands coups d'hache.

Pipe aux dents, lame en main, profonds, pas embêtés,
Quand l'ombre bave aux bois comme un mufle de vache,
Ils s'en vont, amenant leurs drogues à l'attache,
Exercer nuitamment leurs terribles gâtés !

Ils signalent aux lois modernes les faunesses.
Ils empoignent les Fausts et les Diavolos.
« Pas de ça les anciens ! Déposez les ballots ! »
Quand sa sérénité s'approche des jeunesses,
Le Douanier se tient aux appâts contrôlés !
Enfer aux délinquants que sa paume a frôlés »

*

Alphonse Daudet¹⁰¹, *Lettres de mon moulin*.

Les Douaniers

« Le bateau *l'Emilie*, de Porto-vecchio, à bord duquel j'ai fait ce lugubre voyage aux îles Lavezzi, était une embarcation de la douane, à demi pontée, où l'on n'avait pour s'abriter du vent, des lames, de la pluie, qu'un petit rouf goudronné, à peine assez large pour tenir une table et des couchettes. Aussi il fallait voir nos matelots par le gros temps. Les figures ruisselaient, les vareuses trempées fumaient comme du linge à l'étuve et en plein hiver les malheureux passaient ainsi des journées entières, même des nuits, accroupis sur leurs bancs mouillés, à grelotter dans cette humidité malsaine ; car on ne fait pouvait pas allumer du feu à bord, et la rive était souvent était souvent difficile à atteindre...Eh bien, pas un de ces hommes ne se plaignait. Et pourtant quelle triste vie que celle de ces matelots douaniers !

Presque tous mariés, ayant femme et enfants à terre, ils restent des mois dehors, à louvoyer sur ces côtes si dangereuses. Pour se nourrir, ils n'ont guère que du pain moisi et des oignons sauvages. Jamais de vin, jamais de viande, parce que le vin et la viande coûtent cher et qu'ils ne gagnent que cinq cents francs par an ! Cinq cents francs par an ! Vous pensez si la hutte doit être noire là-bas à la *marine*, et si les enfants doivent aller pieds nus !.. N'importe ! Tous ces gens-là paraissent contents. Il y avait à l'arrière, devant le rouf, un grand baquet plein d'eau de pluie où l'équipage venait

¹⁰¹ Alphonse Daudet, *Lettres de mon moulin*, 1887 (réimp. 1895), p. 121-129.

boire, et je me rappelle que, la dernière gorgée finie, chacun de ces pauvres diables secouait son gobelet avec un « Ah ! » de satisfaction, une expression de bien être à la fois comique et attendrissante.

(...) En bas au bord de l'eau, une petite maison blanche à volets gris : c'était le poste de douane. Au milieu de ce désert, cette bâtisse de l'Etat, numérotée comme une casquette d'uniforme, avait quelque chose de sinistre. (...)

- C'est un poste terrible, me dit tout bas l'inspecteur. Nous sommes obligés de renouveler nos douaniers tous les deux ans. La fièvre des marais les mange...

(...) Alors tous les yeux se tournaient vers le coin obscur où le pauvre camarade était en train de mourir, loin des siens, sans secours ; les poitrines se gonflaient et l'on entendait de gros soupirs. C'est tout ce qu'arrachait à ces ouvriers de la mer, patients et doux, le sentiment de leur propre infortune. Pas de révoltes, pas de grèves. Un soupir, et rien de plus !...Si, pourtant, je me trompe. En passant devant moi pour jeter une bourrée au feu, l'un d'eux me dit tout bas d'une voix navrée :

- Voyez-vous, monsieur... on a quelquefois *du* tourment dans notre métier ! ... ».

*

Alphonse Allais, *A se tordre*, in : *Histoires chanoinesques*, 1891.

« Je m'étais pris d'une profonde sympathie pour ce grand flemmard de gabelou que me semblait l'image même de la douane, non pas de la douane tracassière des frontières terriennes, mais de la bonne douane flâneuse et contemplative des falaises et des grèves.

Son nom était Pascal ; or, il aurait dû s'appeler Baptiste, tant il apportait de douce quiétude à accomplir tous les actes de sa vie.

Et c'était plaisir de le voir, les mains derrière le dos, traîner lentement ses trois heures de faction sur les quais, de préférence ceux où ne s'amarraient que des barques hors d'usage et des yachts désarmés.

Aussitôt son service terminé, vite Pascal abandonnait son pantalon bleu et sa tunique verte pour enfiler une cotte de toile et une longue blouse à laquelle des coups de soleil sans nombre et des averses diluviennes (peut-être même antédiluviennes) avaient donné ce ton spécial qu'on ne trouve que dans le dos des pêcheurs à la ligne. Car Pascal pêchait à la ligne, comme feu monsieur le prince de Ligne lui-même.

(...) Un jour, me promenant sur la grève, je rencontrai mon ami Pascal en faction, les bras croisés, la carabine en bandoulière, et contemplant mélancoliquement le soleil tout prêt à se coucher, là-bas, dans la mer.

- Un joli spectacle, Pascal !

- Superbe ! On ne s'en lasserait jamais.

- Seriez-vous poète ?

- Ma foi ! non ; je ne suis qu'un simple gabelou, mais ça n'empêche pas d'admirer la nature ?

(...) - quand j'ai épousé ma femme, elle était bonne chez le sous-inspecteur des douanes. C'est même lui qui m'a engagé à l'épouser. Il savait bien ce qu'il faisait, le bougre, car six mois après, elle accouchait de notre aîné, celui que j'appelle le Sous-inspecteur, comme de juste. (...) Bref, j'ai sept enfants, et il n'y a que le dernier qui

soit de moi. –Et celui-là, vous l'appellez le Douanier, je suppose ? –Non, je l'appelle le Cocu, c'est plus gentil. L'hiver arrivait ; je dus quitter Houlbec, non sans faire de touchants adieux à mon ami Pascal et à tous ses petits fonctionnaires. (...) »

*

Pierre Loti, *Ramuntcho*, 1897, (l'histoire se passe dans le milieu des contrebandiers basques), le vieux chef des contrebandiers :

« Mon Dieu ! Conclut le vieux chef, la douane et la contrebande, dans le fond, ça se ressemble ; tout ça c'est jouer au plus fin, n'est-ce pas, et au plus hardi ? Même, je vais vous dire mon opinion à moi, c'est qu'un douanier un peu décidé et un peu matois, un douanier comme était votre père, par exemple, eh bien, vaut autant que n'importe lequel d'entre nous ! »

*

Guillaume Apollinaire, *Poèmes retrouvés*, éd. Gallimard, Poésie, (recueil posthume, 1^{ère} parution 1952, éd. NRF, Poésie, éd. Gallimard, 1956. Apollinaire, *Le guetteur mélancolique, suivi de Poèmes retrouvés*. Un poème, sans titre, plus « cocasse », selon le douanier Gapian 74, membre titulaire du forum Internet, la Douane et la littérature.

« Trente ans debout à la frontière
 J'arrêtai le contrebandier
 Je palpai la contrebandière.
 Puis quand je devins brigadier
 Un soir dans le train de dix heures
 D'un homme correctement mis
 Voyageant avec un permis
 Je tâtais les gibbosités postérieures.

Ô temps lointains ! Lointaines gares
 Que le gaz éclairait bien mal !
 Le monsieur transportait quatre mille cigares
 Je lui dressai procès-verbal ».

*

Marguerite Yourcenar, *Carnet de notes de « Mémoires d'Hadrien »*. (*Les Cahiers d'histoire des douanes*, 1989, « La douane, la littérature, les arts : Yourcenar, Langevin, Loquin »).

« En tout cas, j'étais trop jeune. Il est des livres qu'on ne doit oser avant d'avoir dépassé quarante ans. On risque, avant cet âge, de méconnaître l'existence des grandes frontières naturelles qui ne séparent de personne à personne, de siècle à siècle, l'infinie variété des êtres, ou au contraire d'attacher trop d'importance aux simples divisions administratives, aux bureaux de douane ou aux guérites, des postes armés. Il m'a fallu des années pour apprendre à calculer exactement les distances entre l'empereur et moi ».

*

Le Procès-verbal de Jean-Antoine Trimolet,
receveur des Douanes à Lamanère Pyrénées-Orientales, 1820.

« L'an mil huit cent dix neuf et de plus une année
Ramenant de juillet la première journée
Sur plusieurs fugitifs, ayant aux pieds des ailes
Contre les droits du fisc ardents à conspirer
Essoufflés, demi-morts, n'y pouvant plus tenir
Mal logés, mal nourris et couchant sur la dure
Victimes tour à tour du chaud, de la froidure,
Toujours en embuscade et chichement payés
Deux fois dix-sept kilos tabac de la Havane,
Que la fraude subtile importe en caravane
Douze kilos d'un fruit de serre dans un tonneau
Et qui, changeant de sexe, a le nom de pruneau
Un fusil à deux coups, affranchi de tous vices
Lequel rend aux chasseurs d'agréables services
Quarante-cinq kilos de poivre concassé
Qui relève un ragoût avec art fricassé
Un de ces animaux enfantés par Neptune
Et qui des maquignons font souvent la fortune
Quarante-cinq kilos d'excellent chocolat
Tel qu'en prend en Espagne, un riche et saint prélat
Vingt kilos deux hectos de truffes marinées
Dans deux bocaux pareils nageant emprisonnées
Deux altos, une lyre, un fifre et deux bassons
Instruments délabrés rendant de faibles sons
Deux fois vingt-cinq kilos de fine cassonade
Propre à faire boissons, liqueurs ou limonade
Avarie, tout blanc et sentant l'échauffe
Deux fois seize kilos de thé vert de Chine
Aidant à réparer notre faible machine
Vingt kilos hectos d'écrits sans nom d'auteur
Que, pour nous diviser, répand l'or corrupteur ;
Et cent litres enfin rhum de la Jamaïque
Qui donnerait du ton au rimeur prosaïque
En invoquant Bacchus, nous devons attester
Que nous avons eu soin d'un peu le déguster
Et nous tenons en mains l'irréfragable preuve
Qu'il n'est point affaibli par un perfide fleuve
Nous avons estimé ces objets différents
Au chiffre réfléchi de quinze fois cent francs ».

*

Petit quatrain d'alexandrins, signé E.S., sur une carte postale d'avant 1914 « La Normandie pittoresque-Fermanville (Manche) - Douanier en observation » illustrée d'un gabion (abri littoral de douanier) et d'un préposé scrutant la mer avec sa longue vue.

« Sentinelle fiscale au profil pacifique,
Ton œil d'Argus en vain fouille l'immensité :
Mais ta seule présence en cet abri rustique
Assure au grand Trésor paix et sécurité ».

*

- *Deux quatrains* écrits en épilogue à son opuscule « Les Debouts », par le Préposé Agostini, in : « Chroniques du temps passé » (Années 1950)

« Debout pour le Trésor, il veille ;
Pour son pain point il ne s'assied ;
Si la fatigue l'ensommeille
Le devoir commande : « Sur pied » ! »
« Et parfois dans l'épreuve rude,
En recevant le traître coup,
Par une très vieille habitude
Il meut comme il vécut- 'debout' ».

*

Georges Bizet, *Carmen*, livret par Ludovic Halévy et Henri Meilhac, 1875. Refrain :

« Quant au douanier, c'est notre affaire/ Tout comme un autre, il aime à plaire/ Il aime à faire le galant (...) / Tout il est galant. (...) Le douanier sera clément/Oui, le douanier sera même entreprenant/ (...) Et d'avance, je puis vous dire, la contrebande passera ! ».

*

Edith Piaf, *Le contrebandier*, paroles de Raymond Asso,
musique de Jean Villard, 1936. Refrain :

« Ohé, la douane !
Ohé, les gabelous !
Lâchez tous les chiens
Et puis planquez-vous
Au fond de vos cabanes.
Regardez sur la dune
L'homme qui passe là-bas.
Il est pourtant seul

Mais vous n'l'aurez pas.
Il s'fout d'la douane
Au fond de vos cabanes, Allez, planquez-vous
Et lâchez les chiens.
Ohé, les gabelou !
Ohé, la douane ! ».